

MINOS

UN ANGE PASSE

NOVELETTES



PHILIP, LE SINGE ET LE BOUDDHA

« Tu sais que seulement toute chose est aimée
Qui fait d'un homme un singe ».
Estienne Jodelle.



Il s'essuyait les mains après les avoir lavées avec soin, tout en s'observant dans la glace d'un œil critique. Rasé de frais, il vérifia que sa cravate fût irréprochablement centrée, entre le haut col blanc et le gilet qui apparaissait discrètement dans la veste boutonnée. Il se passa la main sur les tempes pour se lisser les cheveux, impeccablement plaqués de part et d'autre, avec la raie exactement aux deux tiers. Il évalua son air vaguement dédaigneux, plein d'une autorité condescendante qu'accentuaient son nez – pincé, légèrement cintré, s'avancant comme un reproche – et ses lèvres fermées – soulevées au centre d'un arc d'arrogance naturelle. Il avait de tout temps jugé son physique décevant, à quarante ans évidemment pas moins qu'à seize, et c'est pourquoi il prenait grand soin de son apparence au moment de ses plaisirs uranistes. Lorsqu'il rencontrait un nouveau garçon, en particulier, il se voulait impeccable ; et, celui-ci, il y avait quelques années qu'il l'attendait.

On frappa.

« Entrez... »

Il prit encore le temps de vérifier qu'aucun « ornement » disgracieux ne sortît de son nez, et il ajusta les manchettes de sa chemise pour les faire dépasser convenablement de la veste et dissimuler les quelques poils qui lui venaient jusqu'aux poignets.

En revenant à sa chambre, dans le clair-obscur des petites lampes électriques, il découvrit, accompagné de sa mère, le garçon qui lui tournait de dos. Debout devant la cheminée, sa silhouette détournée par la lumière mouvante des flammes, il était absorbé par l'observation, à chaque bout de la tablette, des deux « talismans » qu'il avait rapportés des Indes : un petit singe empaillé, un entelle d'Hanuman à face noire et pelage beige cendré, et un bouddha ciselé dans un granit clair, au sourire de Joconde, serein, les yeux baissés dans une inaccessible méditation. Il se demanda s'il y avait une chance que le drôle fût la relation entre ces deux figures... Son regard s'était braqué sur les cheveux châtain dont les fines courbes parallèles, s'arrêtant sagement au-

dessus du trait net de la chemisette, laissaient apparaître dans une bande étroite un peu de la nuque. Il contempla intensément cet interstice où se dévoilait la peau, la chair du garçon, et il pensait que, dans très peu de temps maintenant, en toute liberté, et sans que personne ne l'en empêchât, il allait y porter la main. Il allait s'en emparer, il n'y avait pas à en douter, c'était une certitude, rien ne pourrait s'y opposer. Ce soir débutait une ère nouvelle et merveilleuse.

Il se ressaisit : la mère attendait à côté de la porte, une petite femme boulotte, prise dans une épaisse robe bleu pâle sous un grand tablier blanc, et bien impressionnée de se retrouver dans cette chambre. De ses mains robustes et rougies par les lessives, elle saisit son fils par les épaules et le fit pivoter tout en le gourmandant. Puis elle dit respectueusement : « Monsieur le comte, voici mon Philip. »

Le garçon avait douze ans, des cheveux châtain clair où le feu projetait des reflets mordorés, des yeux gris pâle, et un air de tranquillité comme si le charme simple dont il était pourvu devait le protéger de toutes les salissures de la vie.

« Merci, O'Neill.

– Merci à vous, monsieur le comte... Merci pour tout ce que vous faites pour lui, monsieur... » fit la mère en reculant vers la porte.

« Un instant. Je ne doute pas de votre probité, mais pour la bonne forme vous voudrez bien me faire constater, n'est-ce pas, qu'est intact ce que vous me confiez ? » En réalité, il n'avait nul besoin de cette précaution, mais ainsi elle ne pourrait prétendre ne pas avoir été instruite de ce que son fils venait faire ici.

La femme rougit légèrement. Après une brève hésitation, elle attrapa son garçon par le bras et, avec l'efficacité des gens habitués aux tâches domestiques, elle lui souleva le pull, lui déboutonna le pantalon. Elle le retourna, lui baissa les culottes ensemble, puis elle le plia en avant comme elle l'aurait fait si elle s'apprêtait à le fesser. Elle lui saisit fermement le derrière à deux mains et l'écarta. « Si monsieur le comte veut bien... »

Il s'approcha. Dans l'entrefesse ouvert, la petite encoche était jolie comme un myosotis, froncée, étroite, et très évidemment vierge. « Je vous remercie. »

Elle redressa son fils en le houspillant : « Allons, rajustez-vous ! »

Il regarda le garçon qui se dépêchait de se rhabiller. Ses pommettes avaient pris une délicieuse couleur framboise qui le rendait encore plus charmant. Cela faisait des mois qu'il l'observait ; maintenant, il l'aurait à son entière disposition, et ce pendant plusieurs années. S'il n'était pas d'une beauté exceptionnelle, juste un petit ouistiti parmi tant d'autres, il avait l'avantage toutefois de faire partie du domaine, d'être très mignon, joli à croquer – et il n'entendait pas « en faire un croquis », mais plutôt « le croquer à belles dents »...

La mère se retira en refermant soigneusement la porte derrière elle, comme si elle ne voulait plus, à partir de cet instant, savoir ce qui allait se passer dans cette pièce. Il devinait bien ce qu'elle pensait : que la respectabilité ne pouvait toujours prévaloir sur certaines nécessités, et que, même si les droits régaliens étaient officiellement abolis, il restait des us et coutumes séculaires qu'elle n'était pas en mesure de renverser. Car elle savait aussi que, sans lord Bendery, aujourd'hui son petit Philip cirerait les chaussures à Londres, où il aurait été exposé à tous les dangers de la rue, infiniment plus horribles que les légers désagrèments qu'il allait connaître ici.

Il considéra un moment le garçon qui se tenait devant lui, intimidé, les yeux à demi baissés, les joues gardant encore la marque de l'émotion qu'il venait d'avoir. Il portait le pull à col en V bleu pastel et le pantalon gris de l'uniforme de l'école privée où il se rendait, un établissement modeste, mais dont il payait tout de même les frais depuis plusieurs années, et certainement était-ce le costume le plus habillé dont il disposait. Il se demanda si sa mère l'avait prévenu de ce qui l'attendait ; probablement pas ; mais le déculottage qu'il venait de subir avait évidemment dû l'alerter.

« Bonjour, Philip.

– Bonjour, monsieur le comte », fit le jeune garçon bravement.

« Bienvenue chez moi. Nous allons passer agréablement cette soirée ensemble, n'est-ce pas ? »

Il alla posément s'asseoir dans un des deux confortables fauteuils qui faisaient face à la cheminée, et il croisa les jambes. « Approchez un peu, s'il vous plaît. »

Le garçon obéit, inquiet, mais resta à deux pas du fauteuil.

Il le détailla. Même si ce blondin n'était pas un Adonis, il était tout de même très attirant. Les mèches de ses cheveux s'éparpillaient tendrement sur son front et ombrageaient des yeux bleu-gris ravissants, les pommettes étaient rehaussées par quelques pâles taches de rousseur, ses lèvres, qu'il avait oublié de refermer, restaient à peine entrouvertes, et son visage timide s'éclairait d'un vrai charme enfantin, captivant, très désirable ; il n'y avait pas jusqu'à la sobriété de ses vêtements qui ne mettait en valeur la ligne légère de son corps.

« Cela fait un certain temps que je vous suis, mais maintenant que vous avez grandi, nous allons faire réellement connaissance. Tournez-vous. »

Le garçon eut un instant d'hésitation, évidemment incapable de comprendre à quoi cela rimait, mais il finit par obéir et lui présenta le dos.

Il l'examina posément de la nuque aux talons. Le pull était d'une laine épaisse, mais paraissait confortable, et le pantalon, taillé dans un

tissu assez lourd, tombait droit. Il vit en revanche que la chemise en était légèrement sortie.

« Philip ! Vous ne vous êtes pas rendu compte en vous rhabillant que votre chemise dépassait par-derrière ? »

Aussitôt, le garçon se passa les mains dans le dos, et il renfila la chemise dans son pantalon. Puis il rajusta son pull.

« Regardez-moi. »

Il lui fit face de nouveau.

« Sachez que je n'aime pas beaucoup cette négligence. Autant aller chercher un bardache dans un lupanar si c'est pour trouver un tel laisser-aller. Je vous donnerai tout à l'heure un coup de canne, pour que vous vous en souveniez. »

Le garçon parut ébahi de cette sévérité : on ne l'avait certainement jamais puni pour un manquement aussi infime !

« Agenouillez-vous, là, devant moi. »

Non moins éberlué par cette nouvelle lubie, Philip se décida tout de même à obéir, et se mit à genoux devant le fauteuil.

Le visage du jeune garçon était à un pied de lui, dans le prolongement de sa main qui reposait sur l'accoudoir. Il put détailler à loisir la vénusté de ses traits, la délicatesse de la peau, la courbe troublante de la joue, le ciselé de l'oreille, les petites narines frémissantes, les reflets dorés que les flammes mettaient dans les cheveux, répandus en mèches légères comme des herbes coupées. Le garçon soutenait son regard, et cela lui plut : il était bien plus piquant de faire plier une lame que de tripoter un chiffon.

Il se demanda comment il allait débiter. C'était enivrant : cela dépendait de son seul bon vouloir. Quelques bornes le circonscrivaient tout de même, mais, à l'intérieur de ces limites, il pouvait accomplir tous ses caprices. Il savait cependant qu'il commencerait graduellement, afin de profiter en détail de l'ineffable plaisir de la première fois.

Les mèches dispersées tombaient en diagonale sur le front, se détachaient à peine les unes des autres, frôlaient les sourcils, et il décida de débiter par là. Il avança la main et, du bout des doigts, il repoussa celle qui s'écartait le plus du mouvement général ; le garçon ne broncha pas. Il se rendait compte que, autant qu'il se souvînt, et même dans les maisons closes de Soho, il avait toujours commencé par les cheveux.

Il lui mit la main sur la tête et la caressa doucement, paternellement. Même si elles avaient déjà subi les premières attaques de l'âge, lui-même avait de belles mains et n'était pas honteux d'en toucher un jeune garçon. Philip baissa les yeux, troublé par ce contact affectueux ; il ne s'y attendait pas, évidemment.

Il le prit ensuite par l'épaule, sur laquelle il pesa légèrement afin de ressentir son ossature. Le pull était effectivement agréable, il communiquait une sensation chaude, moelleuse, et sa matière se mariait harmonieusement avec la structure déliée de l'épaule qu'il sentait dessous. Le garçon ne portait pas la cravate à laquelle il était tenu en classe, mais la courte échancrure du pull retenait de près le col de la chemise gris clair, dont les pointes bien repassées reposaient sagement de part et d'autre.

Le cou sortait de cette châsse comme un bijou, une étroite colonne de chair parfaitement lisse, que ne venait déformer encore aucun relief. Il y posa le bout des doigts et, pour la première fois, goûta la peau : on aurait dit de la soie. Elle était tendre et souple, à peine tiède, profondément désirable.

Le garçon avait eu le réflexe de s'écarter ; il devinait évidemment dans ce contact trop doux, trop léger, dans la position qu'on lui avait fait prendre, dans ce silence enfin, quelque chose d'anormal.

Il remonta la main et vint lui saisir le visage, le pouce sous le menton et l'index sous la mâchoire, l'obligeant à renverser légèrement la tête. Le garçon soutint de nouveau son regard, bien que ce fût certainement le genre de manipulations que, comme beaucoup d'enfants, il devait détester.

« Relevez-vous. »

Il ne le libéra cependant qu'avec une sorte de regret, suivant d'une caresse la ligne du menton.

Philip parut soulagé, et il se redressa, restant debout devant lui.

Il lui passa la main sur la poitrine, sur le pull. Avisant une peluche qui boulochait, il la tira et la jeta dans le feu. Il descendit sur la taille. « Rentrez le ventre ! Sinon vous allez devenir bedonnant comme un vieux dégoûtant. »

Vexé, le garçon se redressa.

« C'est mieux », fit-il en repassant sur l'abdomen qui s'était escamoté.

Puis il poursuivit, reconnut au travers des mailles le léger relief que dessinait le haut du pantalon, descendit encore, fut sur la braguette, sagement dissimulée sous son repli. Formant une pince délicate avec le pouce et l'index, il appuya dessus en l'encadrant, et il fit un aller et retour en la serrant à peine, juste suffisamment pour deviner la fine saillie sous les couches des vêtements. Il sentit aussitôt le garçon se contracter et s'écarter pour échapper à cette palpation intime. Mais il l'attrapa par le poignet et le ramena à lui.

« Qu'est-ce que cela signifie, Philip ?... Restez donc tranquille. Je veux que vous supportiez sans broncher mes fantaisies, quelles qu'elles soient... Je vous donnerai trois autres coups de canne pour que vous vous en souveniez. Ne vous avisez pas de recommencer. »

Et il lui remit la main à la braguette, tâtant jusqu'à reconnaître la pointe du petit organe et la pinçant. Il voyait que le garçon, resté éberlué par la sanction qui venait de tomber, se contractait pour se retenir de bouger ; il avait rougi plus vivement.

Il saisit le bas d'une jambe de pantalon et la souleva pour observer les chaussettes : gris clair, un peu épaisses, elles aussi paraissaient confortables ; les chaussures, dans un solide cuir noir, étaient impeccablement lacées et cirées. Il posa la main sur le cou-de-pied pour le goûter, remonta sur la cheville en repoussant le pantalon, et serra doucement le mollet tout en relevant les yeux sur le garçon, lequel ne bronchait plus, manifestement emporté par la perplexité.

Il le lâcha. « Allons. Je vais vous donner la canne que je vous ai promise... » Il se leva.

Philip avala sa salive. « Monsieur le comte, non, s'il vous plaît, ce n'est pas la peine... Je... »

Il lui sourit et il lui passa la main dans les cheveux, descendant familièrement jusque sur la nuque. « Si fait, c'est la peine, mon garçon, au contraire. Et, en plus, ça va me faire plaisir, je vous assure.

– “Plaisir” ?... Mais non... ça fait très mal... !

– Je ne parle naturellement pas de votre plaisir, mais du mien. Je sais bien que cela fait mal : j'en ai reçu mon compte, moi aussi, quand j'avais votre âge. Allons, ne discutez pas, cela m'ennuierait et j'en serais fâché. Il n'en ressortirait rien de bon pour vous... Défaites-vous. »

Il écarta le guéridon qui se trouvait entre les fauteuils, puis il alla près de la cheminée et, d'un seau en laiton où se trouvaient les instruments pour le feu, il retira une canne en rotin. Il ne la prenait jamais sans une certaine émotion : il s'agissait de celle-là même que sa mère, des années durant, avait utilisée sur lui.

En se retournant, il s'aperçut que le garçon n'avait pas bougé. « Eh bien, qu'attendez-vous ? Dépêchez-vous de baisser vos culottes, voyons. » Il déboutonna sa veste, l'ôta, et la déposa soigneusement sur le dossier du fauteuil – pour la commodité, mais surtout pour le cérémonial.

Philip amena les mains sur le ventre, mais, paniqué, il s'arrêta de nouveau.

En manches de chemise, il fit siffler la canne devant lui, et il vit le garçon sursauter, très impressionné.

« Monsieur... » gémit-il, « s'il vous plaît... »

– Vous aurez un coup de plus. Cela fait cinq au nombre. Et si vous ne vous décidez pas, votre compte va grimper rapidement. »

Philip piqua du nez. Ses yeux étaient brusquement devenus brillants.

« Allons, vous n'allez pas pleurer, tout de même ?... À votre âge ! »

Le garçon se mordit la lèvre. Il souleva le bas de son pull, mais il s'arrêta alors qu'il allait se déboutonner.

« Tss-tss. Vous vous y prenez décidément bien mal, mon petit. » Et, ouvrant les mains, il lui présenta six doigts devant les yeux.

Philip pâlit en comprenant. Il se dépêcha de défaire son pantalon, puis il le descendit à demi sur les hanches.

Il le prit par l'épaule, le fit tourner sur lui-même, et lui appuya sur le dos jusqu'à le courber contre le guéridon. Il déposa la canne à côté de son visage, et le garçon pâlit en la voyant juste devant son nez. Elle était fine, ligneuse, d'un marron foncé dont les dégradés dénonçaient un usage ancien et répété.

Il s'empara du pantalon de chaque côté et le baissa sur les mollets. Le garçon portait dessous le caleçon réglementaire, blanc, finement strié, en coton résistant, qu'il lui descendit sur les genoux. Il remonta un peu le pull avec la chemise et le maillot de corps pour dégager les reins, mais il ne toucha pas aux fesses, pourtant si tentantes, si adorablement jolies. Il se contenta de les contempler fixement, fasciné, et à la chair de poule qui leur était venue il s'aperçut que l'enfant frissonnait de peur ; c'était absolument charmant.

Il reprit la canne. « Maintenant, Philip, vous allez saisir à deux mains le bord de la table et vous y cramponner solidement. »

Le garçon suivit ses instructions comme si sa vie en dépendait, et il se crispa tout entier, dans l'attente de ce qu'il allait subir.

Il recula d'un pas. Dans un étrange dédoublement, il se vit lui-même, mais enveloppé de la silhouette de sa mère : le buste corseté, pris dans une longue robe sombre et moirée qui lui balayait les pieds, la bouche pincée, l'œil brillant d'une juste colère contre quelque une de ses inconduites, et s'apprêtant, telle une nouvelle Némésis, à le corriger de ses dérèglements. Il retrouva son geste souverain au moment où elle levait le bras, raide, inflexible, et il envoya le rotin en plein en travers de la tendre chair des fesses. Il avait même usé de cet effet pernicieux du poignet qu'elle avait, si efficace, qui entraînait la canne profondément dans la peau et l'amenait très vite à hurler.

Le garçon se redressa en sautant comme une carpe et poussa un cri déchirant. « Non, monsieur ! » supplia-t-il.

« Un. »

Après un instant pendant lequel il suivit comment la trace blanche tournait au rose vif, il relança le bras.

Le rotin sifflait magnifiquement dans l'air, et le claquement dans lequel il s'arrêtait net était particulièrement excitant ; mais les cris de l'enfant, de plus en plus désespérés, avec les modulations enivrantes

d'une voix qui n'avait pas mué et qui s'envolait dans les aigus, était encore plus beaux. Et il observait avec fascination les marques qui s'inscrivaient dans la peau délicate, avant de gonfler aussitôt, telles la matérialisation de son désir dans le corps de l'enfant, le sceau de son pouvoir sur cet ingénu.

Quand six traits rouges s'entrecroisèrent sur les fesses, il s'écarta. « Vous pouvez vous rhabiller. »

Le garçon se redressa péniblement, le visage trempé de larmes. Son premier souci fut de remonter son caleçon, ce qu'il fit avec précaution, puis il remit son pantalon et se reboutonna sans pouvoir retenir des gémissements pitoyables. Il redescendit son pull sur les hanches, et il s'essuya furtivement les yeux du revers de la main.

« Embrassez ma dextre. »

Philip le regarda, stupéfait.

« Il faut toujours remercier qui vous amende. Agenouillez-vous, et embrassez-la. » Il avançait la main qui tenait encore la canne.

Abasourdi, Philip se résolut à obéir. Péniblement, il plia un genou, et il lui déposa un baiser timide sur le dos de la main.

Il caressa la tête du garçon en lui souriant. « C'est bien. »

Il alla remettre la canne dans le seau, et il en profita pour prendre le tisonnier et en piquer les bûches.

Il remit sa veste, se rassit dans le fauteuil. « Venez là, mon petit Philip. »

Échaudé par ce qu'il venait de subir, le garçon s'avança craintivement.

Il le prit par le poignet. « Par ici », fit-il en ouvrant les jambes et en l'amenant sur sa cuisse gauche.

Philip le dévisagea avec un air ahuri, mais il se laissa faire. Il eut un bref gémissement en s'asseyant. Il tremblait encore, secoué par la correction ; il n'osait pas le regarder, manifestement très embarrassé d'être tenu sur les genoux comme un petit garçon.

Il le retint en lui passant le bras gauche dans le dos, et, tout en observant le cou, la ligne du menton qui conduisait aux fines circonvolutions de l'oreille, il laissa venir à lui l'odeur d'enfant, la senteur du pull, le léger parfum des cheveux, les infimes effluves de la peau. C'était une émanation bien caractéristique, et il ne savait la définir autrement que comme une odeur « de pauvre » : un mélange de laine assez rustique, de savon brut, un fond indistinct de chou recuit et de rejets de cuisine rendus inévitables par la petitesse du logement ; mais il aimait l'âpreté de cette délicate composition, ce filigrane dont le garçon était marqué.

De la main droite, il lui fit une lente caresse sur la joue : « Vous voyez, de cette façon, vous savez que je ne plaisante pas : je fais tou-

jours ce que je dis. Et donc, vous aussi, vous ferez toujours ce que je vous dirai. »

Il lui reprit le visage par le menton, le tourna vers lui, et lui examina la bouche, deux renflements à peine saillants, parfaitement dessinés, séparés par une fente qui appelait si vivement l'investigation. Il lui passa le pouce sur les lèvres, d'abord légèrement, puis plus fortement, les tordant et découvrant l'émail blanc qui luisait dans le clair-obscur. Philip se raidit, essayant de garder la bouche fermée, mais il le força, et il finit par se laisser faire, sa lèvre redevint docile, il put la manipuler sans résistance. Si le garçon était furieux de se faire examiner comme par un maquignon, la correction l'avait manifestement rendu prudent et, à part quelques tressaillements, il ne bronchait pas.

Il remonta la main gauche sur son dos et le caressa dans la nuque, juste sous les petites mèches qui la recouvraient. Ce fut absolument délicieux de glisser les doigts le long du col de la chemise, d'effleurer la racine des cheveux, légèrement moite, odorante, délicate comme le foin d'un jeune artichaut.

Il lui caressa l'épaule, descendit le long du bras, lui prit le poignet, et il égrena les doigts finement articulés qui réagissaient à sa palpation comme de petits oiseaux cherchant à s'échapper. Il examina les ongles carrés, plats, à peine bombés, si caractéristiques des garçons qu'il pensait distinguer le sexe d'un enfant en voyant sa main seulement.

De la main droite, il vint sur la taille, se faufila sous le pull et, au travers de la chemise, il chiffonna le nid souple et tendre du ventre. Il monta sur la poitrine qu'il sentait se soulever rapidement, sans doute à cause de l'incongruité de cette intrusion, avant de redescendre sur les flancs tressaillants. Il ressortit de cette intimité, alla sur la cuisse, couverte du sage pantalon de l'uniforme scolaire, et il prit le rond d'un genou. Il ne touchait jamais aux genoux d'un jeune garçon sans une émotion particulière, comme si dans cette sphère bosselée de fins méplats se résumait l'attraction du corps préadolescent. Il descendit le long du tibia, et vint jusque sur le soulier, dur et impersonnel.

Quand il tira sur l'extrémité du lacet, il sentit contre lui Philip tressaillir : il avait compris qu'une nouvelle borne avait été franchie, qu'un processus s'était mis en route. La boucle se résorba, le nœud fut défait. Il retira la chaussure qu'il laissa tomber sur le côté, et il enferma dans sa main le pied, chaud et tendre, gainé par la chaussette épaisse qui formait une protection moelleuse. Il avait l'impression d'être entré dans l'intimité du garçon, pas moins que s'il lui avait enfoncé la main dans la culotte. Il en fit autant avec la seconde chaussure.

Quand il prit le pull par le bas pour le soulever, Philip eut un geste maladroit pour tenter de le retenir. « Mais qu'est-ce que vous... monsieur le conte, pourquoi vous voulez me... vous me faites ça ?... »

– Vous me demandez ce que je veux, Philip ?... Je veux tout simplement que vous ne m’assommiez plus de vos questions, et je veux que vous vous laissiez faire sans regimber. Je croyais que vous l’aviez compris, après la canne, tout à l’heure... »

Le garçon ne protesta plus et se laissa retirer le pull. Il en ressortit ébouriffé, encore plus joli.

« ... J’ai investi sur vous depuis des années, alors que vous n’aviez pas six ans, et, à partir de ce soir, je prends mes dividendes. Mieux vaut que vous le sachiez, vous allez vivre à mes côtés pendant deux ou trois années – en fonction de l’évolution de votre physionomie. »

Philip évidemment ne parut pas comprendre grand-chose à ce discours.

Il lui remit la main autour de la taille et l’attira contre lui. « Venez un peu là. Vous allez maintenant me montrer votre docilité en faisant ce que votre mère et tous les prêtres vous ont toujours strictement interdit, ce geste qu’ils réprouvent si fort, mais que, je le sais bien, l’avouant ou non, vous accomplissez tout de même dans la solitude de votre lit. Et vous allez le faire devant moi. »

Le garçon parut comprendre à quoi il faisait allusion, car il le regarda, éberlué. Il ne pensait même plus protester ; il devait se croire arrivé sur une autre planète.

« Commencez par vous passer la main sur la braguette, pour vous mettre en train. »

Le garçon n’aurait pas compris un mot d’anglais, il ne serait pas resté plus passif.

« Allons, arrêtez de faire la bête. Ne m’obligez pas à ressortir la canne. »

Ce mot parut ramener Philip à la réalité. « Vous voulez... monsieur le comte... »

– Oui, je veux que vous vous *masturbiez*, si cela est plus clair.

– Mais... monsieur le comte !

– Mon garçon, ne soyez pas hypocrite : pourquoi ne feriez-vous pas devant moi ce que vous faites bien seul ? C’est cela ou la canne, de toute façon, et comme toutes vos remises ne font que me contrarier, je vous en administrerai certainement une bonne douzaine de coups.

– Non... je vous en prie...

– Alors, caressez-vous, au travers de votre pantalon. »

Le garçon timidement amena la main sur sa braguette et commença l’ébauche du mouvement obscène.

« Allons, cessez ces pudibonderies de jeune fille ! Caressez-vous pour de bon ! »

Le garçon détourna la tête et, petit à petit, progressivement, s'octroya une friction un peu plus appuyée.

« C'est mieux... Maintenant, ouvrez votre braguette. »

Le garçon s'immobilisa. Il avait rougi jusqu'à la racine des cheveux.

« Qu'attendez-vous ? »

Tremblant de honte, il se résolut. Il poussa les doigts sous le repli de son pantalon, et, avec des gestes maladroits, il défit lentement ses boutons, l'un après l'autre.

« Mettez-y la main. »

Il enfonça timidement les doigts dans l'ouverture.

« Reprenez. Et avec un peu plus d'entrain, s'il vous plaît. »

Était-ce d'avoir la main dissimulée ? Il l'agita cette fois avec un peu plus d'empressement.

Il commença de déboutonner la chemise du jeune garçon qui continuait de se manualiser, et le maillot de corps apparut, dans le même coton blanc et strié que le caleçon. Son odeur fut plus présente, toujours très douce, et cela aiguïsa le désir qu'il en avait. Il plongea le visage dans son cou, le sentit près des aisselles, sur le ventre. Il adorait le parfum de cette chair d'enfant qui réveillait en lui ses appétits d'ogre.

Quand la chemise fut ouverte jusqu'au nombril, il l'écarta pour découvrir les épaules, et, sans arrêter la pollution du garçon, le défaisant comme un cornet de bonbons, il rabattit les bretelles du maillot, lui enfermant les bras dans son propre vêtement. Il caressa les épaules nues – l'une immobile, l'autre agitée d'un tremblement régulier, – à la fois anguleuses et rondes, qui lui venaient si bien dans le creux de la paume, aussi émouvantes que les genoux, quoique d'une manière différente.

Il interrompit le garçon. Il le fit lever et le garda debout devant lui, entre ses cuisses ouvertes. Il crispa les doigts sur le dernier bouton qui restait, celui de la taille, scruta son visage alors que le pauvre ne savait plus où détourner les yeux, et il le détacha ; le pantalon se ramollit d'un coup. Il l'écarta, le descendit sur les genoux. Son regard se focalisa aussitôt sur le coton blanc, chiffonné, où sur le côté un léger renflement déformait les lignes divergentes des coutures. Les cuisses étroites avaient une courbe parfaite, oblongue, elles semblaient faites pour l'amour. Il y passa un doigt, les frôlant lentement, à l'intérieur, depuis le genou vers le haut, puis il suivit de son ongle tout le tour le fin ourlet qui montait le long de l'aine, enjambait comme un pont le haut de la cuisse, et redescendait se perdre par-derrière. Il caressa la hanche qu'il couvrit de sa paume, il enveloppa la fesse, il la serra avec émotion, froissant le tissu dans ses doigts qui s'étaient durcis. Le gar-

çon tressaillait, mais il ne disait plus rien, il se laissait faire ; s'était-il fait une raison ?

Il se pencha en avant et vint longuement le sentir entre les jambes. Mais là comme ailleurs, il ne reçut qu'une odeur tendre et délicate, tiède, où dominait le savon de la dernière lessive. Sa mère avait dû le briquer avant de l'amener.

Il acheva de faire tomber la chemise, retourna le maillot en le sortant par la tête, et il le laissa couler par terre à la suite. Il lui passa la main sur la poitrine, lisse comme une pièce de monnaie, et pendant un long moment il tourna autour des petites saillies brunes, en haut, qu'on distinguait à peine.

Il le ramena sur son genou, le pantalon encore sur les chevilles.

« Reprenez, comme tout à l'heure : prenez-vous-la au travers de votre petite culotte. »

Le garçon, entièrement défait, n'avait à ce stade plus guère de pudeur à préserver. Il ferma les yeux, cependant, détourna la tête, et, plaquant la main sur l'enfourchure des cuisses, il se massa avec une certaine impudence.

« C'est bien. Continuez. En même temps, sucez-vous le majeur de la main gauche. Comme une tétine. »

Contre toute attente, le garçon obéit, amena son doigt à la bouche, y introduisit une phalange.

« Plus profond. Enfoncez-le complètement... C'est bien. Mettez-y beaucoup de salive. Sucez-le comme un sucre d'orge : dedans, dehors... dedans, dehors... »

La vulgarité de la position qu'il lui avait fait prendre formait un contraste étonnant avec le visage enfantin du garçon, la grâce de son corps, la délicatesse de sa peau.

« Continuez à vous malaxer. Glissez aussi vos doigts le long de l'aine, sous votre caleçon. Caressez-vous les petites pelotes. »

Philip continuait d'obéir mécaniquement, et, sans cesser la fellation de son doigt, il plongea la main dans le pli de la cuisse, soulevant l'ourlet de son slip, s'enfonçant sous la pointe du triangle blanc.

« C'est bien. Poursuivez... Maintenant, vous allez passer la main gauche par-derrrière, sous votre culotte, et vous vous toucherez le petit bonbon avec le doigt. »

Le garçon s'immobilisa, interdit ; même sa main droite s'arrêta.

« Allons, allons, je veux bien croire que ce n'est pas une pratique qui vous est familière, vous n'y êtes pas fait encore, mais vous comprenez bien ce que je veux dire. »

Le garçon retira lentement son doigt brillant de la bouche et, tremblotant à l'idée de ce qu'on lui demandait de faire, il se passa la main dans les reins. Il la glissa sous l'élastique, l'enfonça...

« Très bien. Continuez. Allez avec votre doigt mouillé jusqu'à vous toucher. »

Le garçon se pencha légèrement en avant, et sa main progressa de nouveau, s'enfonça davantage, tandis que le slip se bosselait par derrière.

« Maintenant, vous vous mettez bien dessus, au centre, et vous le caressez. Vous le titillez en rond, vous le pressez. Vous l'ouvrez un peu, aussi. »

Il observa effectivement un début de palpation, irrégulière et malhabile, mais qui prouvait qu'il avait compris ce qu'on voulait de lui.

« Parfait. À présent, vous mettez l'autre main dans votre caleçon, par-devant, et vous vous reprenez. Et cette fois, je veux que vous y mettiez du cœur ! »

Le garçon était parti ailleurs. Il respectait les consignes, il agissait machinalement, mais il commençait aussi d'être saisi par une véritable émotion. Il ne ressemblait plus tant à un enfant qu'on contraint de faire des saletés, mais plutôt à un écolier qui apprend les choses de la vie, qui découvre les ressorts inconnus de son corps...

Ce spectacle d'un double onanisme était absolument piquant, et à l'observer il bandait comme un Turc. Mais s'il le laissait faire, le bardache allait bientôt partir tout seul, sans l'attendre...

Il l'arrêta en lui immobilisant le poignet. Le garçon lui jeta un regard brouillé : il était déjà loin. Il le remit sur ses jambes, face au feu, et il dut le retenir par le bras, car il titubait comme s'il avait perdu l'équilibre. Il contempla le dos étroit qui s'élevait devant lui, horizontalement barré de blanc par le bandeau plissé. Il découvrait rarement les garçons par-devant, il préférait débiter avec pile et garder face pour la fin. Il le saisit par les hanches, les pouces se rejoignant sur les reins, et il abaissa lentement les mains, entraînant sous ses doigts la ceinture élastique. Quand la colonne commença de se diviser en deux pétales saillants, il sentit les yeux lui piquer.

Le caleçon maintenant était tendu sous les fesses, qui se dévoilaient dans toute leur splendeur, enluminées des lignes roses dont elles gardaient le souvenir. Il ne s'agissait pourtant de presque rien, deux courbes qui soutenaient une fente verticale, raturées par quelques droites entrelacées, mais cette composition le fascinait toujours autant.

Il acheva de faire descendre le caleçon qui rejoignit le pantalon sur les chevilles. « Levez les pieds. » Il dégagea une jambe après l'autre, entraînant les chaussettes en même temps.

Il regarda le garçon, totalement nu, qui frissonnait malgré le feu devant lui. Par terre, tout autour du fauteuil, ses vêtements négligemment éparpillés formaient un aimable paysage, montueux et varié, tendrement indécent. Il lui posa une main sur les reins pour le calmer, et, tout doucement, il lui passa l'autre sur les fesses. Il en caressa at-

tentivement la courbe parfaite, descendit sur les cuisses tremblotantes, remonta entre les jambes qui dispensaient une émouvante tiédeur. Il sentait le garçon parcouru de tressaillements, cette palpation lui était probablement odieuse, mais il appréciait qu'il fût réactif ; c'était bon signe.

« Ouvrez-vous un peu, mon petit Philip », fit-il en le prenant par les mollets et en l'obligeant à agrandir l'angle de ses jambes. Puis, tournant la main paume en l'air et relevant légèrement le majeur, il le lui passa entre les cuisses. Il toucha à peine le joli petit nid encore humide de salive, le dépassa, buta contre les bourses, les frôla, les sollicita un instant. Il revint en suivant la raie des fesses, le doigt restant en contact avec les chairs frissonnantes, effleura de nouveau le petit bouton vierge – et à chaque fois il le sentait tressaillir, dévoilant la sensibilité qu'il avait à cet endroit-là –, et remonta ainsi jusqu'au coccyx. Le garçon avait maintenant une respiration forte, partagé entre les sensations nouvelles qui montaient en lui et le rejet de cette intrusion, cette palpation, qui lui était imposée.

Il l'attira sur lui, le fit asseoir sur ses genoux, cette fois dos contre sa poitrine, puis il lui prit les jambes par les tibias, les replia en les remontant, et lui posa les pieds sur le fauteuil, de part et d'autre de ses cuisses. Le garçon était ouvert comme un livre, face au feu, et, quand du bout des doigts il remonta sur ses mollets, qu'il passa par-dessus ses genoux, quand il suivit l'intérieur de ses cuisses, tendres et frissonnantes, il sentait la chaleur rayonnante dont les braises imprégnaient cette chair d'enfant. Le corps, plus léger que d'un sylphe, pesait à peine sur lui et, comprimant doucement son membre tendu, emprisonné dans le pantalon, exacerbait le désir qu'il en avait.

De la main droite, il vint pour la première fois sur la petite île, encore bien redressée, et il l'enferma délicatement dans son poing ; il avait l'impression d'avoir attrapé une sauterelle qui se débattait pour s'envoler. De l'autre bras, il lui encercla la taille, il remonta la main en éventail sur son ventre, recouvrit le torse frémissant. D'un côté, il revigorait par une petite friction l'aiguille dressée entre ses doigts, et de l'autre, refermant la pince du pouce et de l'index sur les petites aspérités de la poitrine, il les serrait progressivement, les faisait rouler, d'abord doucement, puis de plus en plus vivement, jusqu'à lui faire mal.

Le garçon gémissant se plaqua contre lui dans la vaine tentative de lui échapper, et ce fut très délicieux de le sentir dans ses bras se tortiller, partagé entre douleur et plaisir.

Tout en continuant de le masturber régulièrement, il abandonna sa poitrine, lui passa la main sur le visage, et l'ébouriffa par jeu. Philip se laissait faire, comme s'il ne remarquait rien, manifestement plus accaparé par les sensations qui lui remontaient du ventre.

L'instant d'après, il l'avait pris à bras-le-corps, retourné, remis à califourchon, cette fois face à lui, et il le serra contre sa poitrine. La tête du jeune garçon vint dans son cou, il lui caressa largement le dos à deux mains, et il sentait le petit ardillon se glisser sous son gilet, lui froter effrontément le ventre au travers de la chemise. Pourquoi cet ergot lui faisait-il donc tant d'effet ? Pourquoi était-il si émouvant ?... Même si la réponse paraissait triviale, en réalité cela lui restait un mystère.

Alentissant le mouvement de ses mains, il descendit sur les reins, enfonçant de nouveau les doigts dans le sillon que la position ouvrait plus profondément – il retournait toujours au même centre de gravité – , et, se mouillant un doigt, il tournicota sur le petit ombilic, avant d'y appuyer d'une manière plus insistante. Philip se tortilla en essayant de le repousser, mais il le maîtrisa facilement, et il le força, lui introduisant une première phalange. Le garçon se cambra dans ses bras en poussant un grognement, mais il le retint en l'enserrant fermement, et il l'embrassa à pleine bouche, tout en continuant d'enfoncer son doigt en lui, jusqu'à ce qu'il eût disparu.

Depuis un moment, une sorte de bonheur profond imbibait son cerveau comme l'eau un buvard. Les sensations conjointes de sa langue introduite dans la bouche de l'enfant et de son doigt lui fouillant l'intérieur, de ce panda nu et accolé à lui, de la nuque étroite et raidie, verrouillée dans son poing, furent d'une grande félicité. Il cherchait à garder un caractère gomorrhéen à ses relations garçonnières, il les voulait légères, presque féminines, et il tenta de durer, longtemps, aussi longtemps qu'il put, attentif à retenir les élans qui le poussaient à s'abandonner. Mais, à un moment, il n'y tint plus, il sentit que la force de ces impressions surpassait sa volonté. Il renonça au baiser, ressortit son doigt, et, griffant le dos du garçon des deux mains, il le pressa vivement contre lui. Il l'écrasa sur son propre sexe, emboîtant étroitement les cuisses qui l'encerclaient avec ses hanches, et il se lâcha, laissant partir dans ses affaires les longues giclées de sa liqueur accumulée par l'excitation.



Il s'était longuement douché dans la salle de bains attenante, calmant son corps, le détendant, rappelant avec bonheur le souvenir de la profonde jouissance qu'il venait de vivre. Et malgré l'épuisement qu'il avait subi, son envie de l'itérer s'était de nouveau emparée de lui. Le désir n'avait d'existence que dans son renouvellement, il devait à chaque instant être régénéré en revenant à sa source. Comme sur un bicycle, si l'on s'arrêtait, on tombait. C'était une pulsion vitale ; sans désir, la mort avait tôt fait de se présenter...

Il revint dans la chambre où les lampes étaient éteintes, mais où les bûches qu'il avait remises sur le feu tout à l'heure flambaient haut et clair. Il aimait, quand la soirée s'avavançait, à ce qu'il fût bien chaud dans la pièce alors que le vent sifflait dehors, afin de ne plus avoir besoin de vêtements. Il ne s'était même pas caché les reins dans une serviette, et il se présentait, entièrement exposé, affichant sans vergogne son sexe épais, son torse orné d'un sombre frison. Philip devait apprendre que son maître n'était pas un être immatériel, savoir de quelle bête il allait partager la couche.

Le garçon avait suivi sa consigne et était resté là sans bouger, nu, debout face aux flammes qui ornaient sa silhouette d'un trait d'or mouvant.

Il déposa le tube de vaseline sur la table de chevet, et il s'avança. Tout de suite, il se sentit attiré à neuf par ce jeune corps qui était là – chez lui. Il en fit le tour lentement, l'examinant de la tête aux pieds, le frôlant, le touchant, goûtant comme si c'était la première fois la fraîcheur de ses épaules, le fuselé de ses bras minces et détendus, le flanc délicatement creusé, les fesses saillantes. Puis il s'arrêta devant le pivot, là où l'ombre légère du petit sexe, posé sur les bourses tel une virgule, semblait onduler dans la lumière vacillante. Et, tendrement, avec les précautions de celui qui recueille un oiseau tombé du nid, il lui passa la main dessous, les souleva, il s'enivra de les avoir dans le creux de ses doigts, de les sentir tressaillir. Il lui mit ensuite cette même main sur le front, comme on prend la température d'un enfant

malade, le caressa en repoussant légèrement les diagonales des cheveux, et il frissonnait quand les mèches lui glissaient dans la paume.

« Venez... » lui murmura-t-il. Il le prit par les épaules et l'entraîna doucement.

Comme il s'y attendait, le garçon fut impressionné quand il retourna l'édredon ponceau et découvrit le lit tendu de draps en satin anthracite. Il les avait achetés récemment ; il lui semblait que cet écrin de sang et d'encre mettrait mieux en valeur la chair claire de l'enfant qu'il comptait y coucher ; peut-être aussi en serait-il effrayé ; peut-être penserait-il qu'il entrait en enfer.

Il le poussa doucement en avant. « Allongez-vous – sur le dos. » Depuis qu'il avait été entièrement dénudé, qu'il avait été doigté et langué en profondeur, le garçon paraissait avoir accepté la situation et obéissait sans plus protester.

Il s'étendit à côté de lui, le prit dans ses bras, et, sans rabattre l'édredon sur eux, il l'enlaça tendrement. Allongés sur le flanc, face à face, il le serra contre lui pour que leurs corps eussent le plus possible de zones de contact, ses bras refermés sur le dos sinueux, poitrine sur poitrine, cuisses sur cuisses, leurs sexes entremêlés, le sien, dur, celui du garçon, non. Son nez plongeait dans les cheveux légers, sa bouche frôlait le front, et il lui avait empoigné la nuque pour l'empêcher de s'en aller – à moins qu'il ne voulût inconsciemment l'apaiser, le consoler. Les épaules étroites de l'enfant paraissaient d'un jouet contre son torse, leurs ventres se rencontraient et s'écartaient au hasard des respirations, le sien, lourd et puissant, s'enfonçant dans celui qui lui faisait face, fragile et délicat. Il se demanda si les poils de sa poitrine le chatouillaient, le gênaient, s'il sentait ceux de son pubis, s'il avait peur du gros bourdon dont il lui menaçait le nombril...

Il s'abandonna de nouveau à sa suprême délectation, il descendit tout le long du dos mince et plat, il enserra les reins creusés pour les faire prisonniers, et il retourna sur le petit derrière durci qui tressaillit sous sa préhension. Tandis que d'une main il continuait de prendre et reprendre chaque fesse alternativement, que de l'autre il remontait s'emparer du crâne et s'allait perdre dans les cheveux soyeux, il roula sur lui, il le recouvrit de son aile, il l'embrassa délicatement, amoureux. Car, il avait beau vouloir retenir ses larmes et ses émotions, à cet instant c'était bien l'amour qui l'animait ; non pas l'amour de Philip en particulier, pauvre passant dans sa vie torturée, mais l'amour des jeunes corps, l'amour de ce désir que, pendant toutes les années de son adolescence, il n'avait pu réaliser, prisonnier de la surveillance sans faille d'une harpie.

Il s'enfonça avec la langue comme un tamanoir dans une fourmière, il se gonfla pour emplir tout l'espace, pour prendre intégralement possession de cet enfant qu'une mère lui avait livré. Il lui pres-

sait les reins, le forçait contre lui, plantait sa matraque tendue dans le ventre souple et fragile, il entrecroisait ses jambes dans les siennes, et il jouissait de leur disproportion. Le garçon, cherchant en vain à se dégager de cette avalanche qui l'étouffait, de cette étreinte qui l'emprisonnait, frétillait sous lui à la manière d'un gardon jeté sur la berge – mais cela ne faisait que renforcer la vigueur avec laquelle il l'enserrait, la brutalité de son sexe, l'appétit qu'il mettait à lui fouiller la bouche ; cela redoublait sa passion de posséder ce délicieux, ce ravissant ouistiti.

Sans quitter ses lèvres, il lui passa la main droite devant le ventre, s'empara de ses organes et les mania, les fit rouler dans ses doigts. Il les amena sur son propre gland et barbouilla le pénis enfantin de l'eau gluante qu'il distillait de nouveau. Soudain, il empoigna ensemble leurs membres accolés et les masturba frénétiquement, pris par l'exaltation de sentir dans sa paume ce doigt léger qu'il pressait contre son pilon, et qui, tout de même, durcissait.

Mais, soudain, il vit le gouffre de la jouissance s'ouvrir sous lui. Il lâcha le garçon de toutes parts et se rejeta en arrière ; il avait été à deux doigts de se perdre. La nuque cassée dans l'oreiller, enivré, hâlant, il reprit petit à petit sa respiration. Il fallait pourtant qu'il préservât son désir et le fit durer, et même qu'il l'augmentât en l'aiguissant.

Il regarda Philip qui s'était réfugié vers l'autre bord du lit et lui tournait le dos, recroquevillé sur lui-même. Il revint lentement vers lui, l'enlaça de nouveau, cette fois collant son ventre contre les fesses qu'on lui opposait, il l'enveloppa de ses bras, lui déposa un baiser sur le sommet de la tête. Il lui fit sentir son gourdin brandi dans le creux des reins, et il le provoquait en lui donnant de légers coups dans l'entrefesse. Puis il le lui passa entre les cuisses et se masturba dans cette parodie de pénétration. Sa main descendit sur le ventre délicat, trouva les organes que repoussait le sien, les malaxa plus rudement. Il le branla ainsi un moment, et il en obtint rapidement une complète élévation, venue mécaniquement, certes, mais tout de même très satisfaisante : le petit membre tendu assoiffé de lumière palpait délicieusement entre ses doigts. Tout en le serrant contre lui, il l'embrassa dans la nuque, le lécha derrière l'oreille, lui mordilla le lobe. De répugnance pour cette langue mouillée dont il le barbouillait, le garçon essayait de fuir devant lui, mais s'il le retenait facilement dans la chaîne de ses bras. Cela ne faisait qu'aiguillonner le désir qu'il en avait, mais aussi le déplaisir qu'il ne se montrât pas plus complaisant.

Il le lâcha et, s'écartant, il lui envoya soudain une forte claque sur les fesses.

Le garçon sursauta et se retourna, indigné comme une fille à qui l'on a mis la main au derrière.

« Cessez de chercher à vous échapper de la sorte, ou je finirai par croire que je vous déplaît... C'est désobligeant, je vous assure. »

Il s'assit dans le lit en s'adossant aux oreillers. « Venez ici que je vous remette en l'esprit quelques préceptes essentiels, que je vous rappelle votre condition. »

Le garçon s'était redressé, inquiet. Il l'attrapa par le bras, l'amena assez sèchement sur lui, et il le coucha en haut de ses cuisses, comme on se met une serviette en travers des hanches. Il fut ébloui par la vue du petit derrière qui se soulevait vers lui, prolongé à gauche par le dos que creusait la position, dédoublé à droite dans les cuisses, minces et nerveuses. Il leva la main et, avec une satisfaction perverse, le claqua fermement.

Le garçon sursauta en poussant un cri de surprise. « Monsieur le comte, pourquoi... non...

– Mon petit Philip, je veux vous rappeler que votre bonne fortune dépend de votre complaisance. »

Il le frappa de nouveau et le garçon gémit en se tortillant.

« Si vous vous permettez, comme à l'instant, de me manifester encore votre répugnance, de m'opposer d'impertinentes rebuffades, je devrai vous amener à plus de soumission ; il me faudra vous dresser. Vous devez apprendre à vous tenir. »

Il frappait sans retenue le petit derrière fragile, et son érection y gagnait un nouvel élan, elle se cognait au ventre tendre qui le couvrait.

« Un bon domestique doit accomplir ses tâches avec plaisir et en présentant un visage souriant tout le long de son service. »

Il le claqua de nouveau. Dans la pénombre, la peau commençait à se colorer délicatement, la trace blanche des doigts se diluant dans la chair pour former un délectable nuage rosé.

« De même, il faut que vous perdiez cette passivité dont vous avez fait montre jusqu'à présent... »

Il lui envoya une nouvelle claque, bien sentie, en travers des fesses et, sa main retombant là où il l'avait déjà frappé, les cris du garçon s'approchèrent des sanglots.

« ... Vous devez devenir actif ! »

Il s'interrompit, et sa main gauche erra sur le dos, se referma sur la nuque qu'il palpa un instant, remonta dans les cheveux qu'il ébouriffa familièrement, sans pouvoir toutefois se retenir d'y crispier les doigts et de lui tirer la tête en arrière.

« Je vais devoir refaire votre éducation. »

Il releva la main droite et la balança fermement sur le petit derrière. Le garçon sursauta et poussa un cri déchirant. De la main dont il venait de le frapper, il fit ensuite plusieurs allers et retours sur les

cuisse frémissantes, s'enivrant de ces formes juvéniles, les palpant, les pressant comme un boulanger modèle son pain.

« Il est d'ailleurs temps que vous commenciez à apprendre ce qui, sans doute, vous plaira le moins. »

Le coup suivant déclencha les pleurs. Philip maintenant le suppliait : « Monsieur le comte, non, je vous en prie, s'il vous plaît...

– Vous montrerez-vous plus accommodant, désormais ?

– Oui... oui, monsieur le comte...

– Bien. C'est ce que nous allons voir tout de suite. » Il le repoussa doucement.

Quand le garçon se fut redressé, il l'amena sur lui et l'assit en travers de ses cuisses comme on prend un bébé contre soi, le dos calé dans son bras gauche, la tête à la hauteur de sa poitrine. Il lui examina le visage, lui repoussant sur le front quelques mèches éparpillées, passant un doigt sous les paupières pour en écraser les larmes qui y scintillaient, caressant les joues humides. Puis, du bout du majeur, il suivit lentement les lèvres entrouvertes, qui paraissaient pâles dans l'obscurité.

« Nous allons commencer avec votre bouche. Vous allez apprendre tous les services qu'elle peut rendre. »

Il avança le doigt, lui écarta les lèvres, forçant les arcs de ses petites dents à se disjoindre, mais n'y enfonçant qu'une phalange. « Montrez-moi comme vous tétiez madame votre mère. »

Le garçon n'en montra pas la moindre velléité, se raidissant à cette intrusion incongrue.

« Vous voyez : vous recommencez. Ce n'est pas bien. Une fessée n'était donc pas suffisante. Faut-il qu'à chaque fois j'aie recours au rotin ? »

Le garçon blêmit. « Non !... Pas du tout, monsieur le comte ! Je vous en prie...

– Alors, sucez-moi le bout du doigt à la manière d'un nouveau-né. »

Le garçon hésita, mais, les fesses encore brûlantes de la fessée qu'il venait de recevoir, animé par la menace de la canne dont il gardait le souvenir le plus vif, il referma les lèvres et il amorça un maladroit mouvement de succion.

« Je doute que, enfant, vous y ayez mis tant de réticence ; sans quoi vous seriez mort de sous-nutrition !... Allons, soyez à ce que vous faites, mettez-y un peu de cœur ! »

Le garçon ferma les yeux et s'appliqua. Lui ne bougeait pas et laissait les lèvres s'adapter souplement à son doigt, l'aspirer.

« C'est mieux. Maintenant, utilisez votre langue, touchez-m'en, titillez-moi. »

En sentant le petit animal mouillé qui venait à sa rencontre, il eut un brusque frisson tout le long du dos. C'était tellement délicieux que cet organe souple et vif qui le touchait timidement, qui se décidait à tourner sur lui, qui glissait enfin d'un côté et de l'autre avec de plus en plus de vivacité.

« Allons, passons à la pratique. Nous allons commencer petit ; mais, une prochaine fois, je vous donnerai du gros. »

Prenant le garçon par la nuque, il l'amena sur sa poitrine. « Tétez-moi le sein. »

Il avait les tétons assez proéminents, pointus, au milieu de larges aréoles qui gardaient ses poils à distance, et le garçon, après une dernière réticence à s'approcher de ce parement de crins frisés et sombres, referma les lèvres sur la saillie. Dès le premier contact, il ressentit un profond tremblement, un frisson luxurieux ; il fut surpris par l'impression d'avoir été planté d'un couteau. Il lui caressa doucement la tête, pour l'encourager, s'enfonçant dans les cheveux courts et souples, et il le sentit s'enhardir, le serrer entre ses lèvres, l'aspirer. Puis, comme si le souvenir lui en était soudain revenu, le garçon prit un véritable rythme de tétée, et on aurait dit qu'il cherchait effectivement à lui tirer du lait.

Pris par la vivacité de la sensation, il se laissa aller contre les oreillers, renversa la tête en arrière, et inspira longuement. C'était la première fois qu'il avait l'idée de demander cela à un garçon, et il en découvrait tout l'effet – dont il ne comprenait pas complètement l'origine d'ailleurs. Il avait l'impression que Philip était soudain dépendant de lui, comme un jeune animal de sa mère, qu'il lui était relié par un cordon ombilical ; il l'avait incorporé, il l'avait relié à sa chair.

Et quand le garçon, de sa propre initiative, pensa à alterner cette succion avec de petites provocations de la langue, il lui échappa d'entre les dents plusieurs soupirs, de plus en plus aigus. Pour souffler et retrouver l'impression à neuf, il lui amena la tête sur l'autre sein. Mais, maintenant habituées à ce service, les lèvres du garçon produisirent un effet rapide, et, gémissant tel une femme qui va jouir, il dut l'écarter encore. Il resta un long moment pantelant, à le garder serré contre sa poitrine, lui tenant de profil la tête contre lui pour l'empêcher de répéter cette préhension qui l'avait bouleversé. Il reprenait son souffle en lui caressant doucement la tempe, en profitant de ce petit corps nu et lisse, satiné, qu'il serrait contre son torse comme sur le pectoral d'une cuirasse.

Puis il l'écarta doucement et le dévisagea. En le voyant, si tendre, si jeune, encore vierge de tant d'expériences, il eut envie de le bousculer, de le faire vibrer, de lui mettre la tête à l'envers.

« Je vais vous donner une leçon que vous trouverez très délicieuse sans doute, mais néanmoins vous devrez y porter toute votre attention, afin de vous en souvenir plus tard et savoir la reproduire. »

Il le fit basculer sur le dos, descendit lui-même sur le lit pour être à la hauteur de ses hanches, et il s'allongea à côté de lui en s'accoudant. Il lui écarta légèrement les jambes, s'empara du petit pénis à demi durci qu'il enferma dans son poing, et, se courbant dessus, il embrassa délicatement la fine pointe de chair sensible qui en dépassait. L'effet fut instantané : tout le corps du jeune garçon fut traversé d'un frisson bref, mais intense. Il recommença, et il eut le bonheur de provoquer un autre ébranlement, accompagné d'une montée de sève qui lui repoussa les doigts. Il avança alors le bout de la langue et en frôla la muqueuse à vif, fragile et sucrée, qui se cachait au milieu de la petite peau entrouverte. Cette fois, Philip sursauta, et ses cuisses furent agitées de mouvements incontrôlés.

Il s'écarta pour jouir de l'effet qu'il produisait, tout en masturbant doucement la pine retroussée qu'il sentait maintenant vibrer, enfermée dans son poing, observant les soubresauts dont le garçon ne pouvait se défendre. Puis il y retourna avec la bouche. Il fit de nouveau entrer l'extrémité mouillée de sa langue dans l'étroit cratère qui s'était un peu plus ouvert, et Philip gémit, tout son corps se tendit fébrilement. Il fit une couronne avec ses lèvres dont il enveloppa le petit gland et, tout en agitant sa langue dessus pour le lubrifier, il s'enfonça, progressivement, achevant de repousser la délicate peau qui s'enroulait à mesure. Quand il fut tout à fait à vif, il le suçà, longuement, avec des mouvements contenus, car il sentait combien cela exaspérait l'enfant qui tressautait entre ses mains et qu'il retenait par les hanches.

Il se laissa ensuite tomber, interminablement, comme une pierre qui chute au ralenti, avalant la verge entière jusqu'à en enserrer la racine, le nez planté dans le pubis aussi tendre que celui d'un bébé, le menton frôlant les petites bourses qui tressaillaient en remontant vers lui. Ce fut au tour du garçon de renverser la tête dans les oreillers, de se cramponner au matelas, de respirer bouche ouverte, ahanant, le souffle court.

Il se recula en revenant sur la pointe, sans toutefois perdre complètement le contact, ses lèvres et sa langue continuant de jouer avec la jolie framboise qui maintenant était tout à fait dure, puis il ravala la tige vibrante. Il la faisait tourner dans sa bouche, il la pressait contre son palais, il l'aspirait pour la mettre dans une dépression qu'il savait irrésistible.

Tout à coup, Philip se tendit comme une bûche, dévoilant son intuition qu'il était sur le point de se perdre, trahissant son affolement de ce qui allait se passer, et cherchant à se retenir pour ne pas connaître la honte d'avouer sa faiblesse. Mais il ne lui laissa pas une chance. Il

continua de le sucer d'un bout à l'autre, créant un appel auquel ses nerfs ne pouvaient résister, surtout quand il lui prit les bourses et les fit rouler dans le creux de sa main. Le garçon s'arqua à la renverse, il poussa une sorte de grognement aigu, et il fut agité de pulsations successives, brèves et dures, mais qui restèrent sèches... Il le regarda retomber, anéanti, tel un cerf-volant s'affalant sur l'herbe, abandonné par le vent qui l'avait soutenu.

Il se redressa lentement, ramenant le visage à sa hauteur du sien. « Voilà ! Vous vous en souviendrez ?... Car je vous le ferai accomplir bientôt. »

Il le reprit entre ses bras et, tout doucement, l'embrassa sur la bouche. Puis il s'écarta, lui passa longuement la main sur le torse, depuis le cou jusqu'au pubis, caressant cette légère statue marmoréenne, et il vint enrouler les petits organes détendus entre ses doigts. Il regrettait qu'ils ne produisissent pas encore l'humeur féconde, mais il se consolait en pensant qu'il en aurait la primeur : un jour, soudain, cette liqueur dont il raffolait surgirait, la source s'éveillerait et lui livrerait son parfum, sa saveur, sa merveilleuse opalescence.

Il l'examina de nouveau. On aurait dit un pantin désarticulé avec ses mèches éparpillées devant les yeux, le ventre offert, palpitant, les bras déjetés, la poitrine encore soulevée des émotions qu'il lui avait procurées.

Il lui caressa la tempe, entrant dans les petits cheveux courts au-dessus de l'oreille, et il lui enveloppa la joue. « Mais je vais vous reprendre ce que je vous ai donné. »

Il se redressa, s'agenouillant à côté de lui. « Écartez les jambes. Je vais vous préparer. »

Il lui saisit les chevilles et lui replia les genoux. La fente entre les fesses était un petit creux d'ombre qui lui apparaissait un abîme de douceur. Il attrapa le tube de vaseline et s'en mit une bonne part sur le majeur. Lui retenant les cuisses du bras gauche, il s'avança dans la rainure. Quand il le toucha là, le garçon sursauta de nouveau. Savait-il le sens de ces préparatifs ? Évidemment. Dans les cours de récréation, les préadolescents se racontaient les uns aux autres les expériences auxquelles ils avaient assisté, ou qu'ils avaient subies. Il fit lentement coulisser son doigt entre les fesses, étalant copieusement la manne visqueuse, puis il localisa la petite dépression et, après avoir repris une grosse larme d'émollient, il vint la presser.

Philip ne put retenir un soupir inquiet, et il retrouva même la parole : « Monsieur le comte, non, s'il vous plaît... »

Sans répondre, il le regarda avec un sourire caustique et, paume en l'air, le majeur tendu et pointé sur l'opercule, il appuya un peu plus fort. La résistance céda soudain, et, lentement, il entra d'une phalange

dans le petit conduit qui se refermait sur lui. Le garçon gémit plaintivement.

Il ressortit, reprit de la vaseline, pénétra de nouveau, presque sans difficulté car, maintenant qu'il était graissé, le mince anneau ne pouvait plus grand-chose pour s'opposer à son passage. Il s'enfonça progressivement, sans hâte, jusqu'à ce que le dos de sa main vînt s'arrêter entre les fesses. Philip ne disait plus rien, mais il lâchait une sorte de halètement chaque fois qu'il retournait en lui.

Il retira la main. Il s'avança au-dessus du garçon et, se soutenant du bras gauche comme sur un étau, il se guida de la droite.

« Détendez-vous, laissez-vous bien aller... » Il se cala sur la petite niche qui venait à peine de se refermer. Et il poussa.

Philip gémit, se tendit, mais il ne put s'opposer longtemps à son effort, et il sentit le fin passage s'entrouvrir sous sa pression. Il le força encore, et il l'écartela. Le puceau cette fois cria de douleur – et de peur. Une fois logé, il le pourfendit lentement, il entra en lui, et l'étroit conduit se développa sur son membre tel un gant qu'on retourne.

Quand il fut bien au fond, il replia le bras par lequel il se soutenait, et il s'étendit de tout son long sur le garçon, mais en demeurant immobile. Il l'enlaça intensément. Il sentait la pulsation de son sexe enserré qui ne demandait qu'à se déchaîner. Il lui entourait le cou dans ses mains comme pour l'étrangler, enfonça un peu les doigts dans la chair tendre de la gorge, et aussitôt, quasi mécaniquement, le sphincter qu'il transperçait se contracta. Philip affolé, la respiration gênée, se trémoussait vainement sous lui, et la sensation était sublime.

Il ne put la soutenir très longtemps. Il se mit en mouvement. Non seulement il perforait le garçon de part en part, mais il se collait à lui, il rampait sur lui, il frottait son ventre sur sa poitrine, il lui écrasait les bras dans les siens. Et il revint l'embrasser à pleine langue, pour qu'il fût pénétré de deux pénis à la fois.

Il ferma les yeux, son cerveau aussi se mura, se verrouilla, plus rien autour de lui n'exista que la sensation puissante de son membre vibrant, devenu si dur qu'il croyait ne plus le sentir, de ce tore qui roulait à chacune de ses courses tout le long de lui, de ces chairs si tendres qu'il pilonnait sans pitié. La bouche de l'enfant criait dans la sienne, ses bras et ses jambes dépassaient de lui et se tordaient frénétiquement, son corps léger se soulevait chaque fois qu'il entra en lui, et il retombait en claquant sur le drap quand il se retirait.

La plainte stridente de sa jouissance monta rapidement, de plus en plus intense, et tout à coup, arrivé au dernier période, le ressort se libéra. Il se redressa au-dessus de celui qu'il possédait, et il s'immobilisa, profondément planté en lui, cambré en arrière comme un gecko accroché à sa branche, tandis que, de nouveau, il débondait, il laissait se déverser le fleuve qui bouillonnait en lui.

Il retomba enfin, le cœur battant, les tempes bourdonnantes, ensevelissant à demi le corps de l'enfant. Il se rendit compte que lui aussi avait crié.



Il avait plongé un moment dans un sommeil torpide, mais l'excitation l'empêcha de s'endormir réellement. Il se tordit sur le côté, attrapa l'un des cordons de sonnette et, après s'être soigneusement assuré qu'il s'agissait du bon, il le tira d'un coup sec. Puis il retomba dans le lit, les yeux au plafond où les flammes évanescentes dessinaient des formes fantastiques. Il s'abandonna à la rêverie, jouissant de la simple présence du jeune garçon nu allongé dans son lit, de ce corps adorable dont il avait longuement profité, qu'il avait ensemencé, qui conservait maintenant un peu de lui dans ses entrailles. L'idée le ravissait qu'il pourrait le prendre de nouveau, quand il le voudrait, autant de fois qu'il le voudrait, et ce l'esprit tranquille, sans craindre d'être surpris.

Dix minutes plus tard, il reconnut dans le couloir le pas léger de Murray, accompagné du cliquettement caractéristique qui le suivait partout. On frappa discrètement.

« Oui... »

Le valet apparut, faisant entrer avec lui Cornelius, son beauceron, dont le pelage noir prit des reflets fauves devant la cheminée, et il referma silencieusement la porte derrière lui. Bien qu'il eût grandi, sa physionomie plutôt étrange préservait son attrait, avec ses cheveux d'un pâle marron glacé, lustrés, coiffés au bol, qui tombaient droit sur une nuque presque rasée, avec son corps particulièrement mince, raide et long comme un jonc, qui continuait d'inviter la main. Il portait une courte veste cintrée à col droit, fermée devant par une rangée de petits boutons à la façon d'une livrée de groom, et un étroit pantalon noir qui accentuait la finesse de ses jambes. Ses yeux allongés dénotaient ses origines slaves, mais son regard, toujours un peu en dessous, avait acquis avec les années un tour assez vicieux. Il l'avait pris à son service, au même âge que Philip, mais aujourd'hui, à seize ans, cet ange-là était devenu le démon de la perversité ; il se disait souvent que Murray avait le cerveau d'une murène dans le corps d'un adolescent.

Pendant que le valet, sans lâcher la laisse, puisait des bûches dans le panier pour alimenter le feu, il se leva et enfila son épaisse robe de

chambre en indienne, dont il aimait la couleur ocre rouge à motifs noirs et beiges.

Puis il réveilla Philip : « Allons, debout ! La nuit n'est pas terminée... »

Le garçon s'assit, encore ensommeillé, et, apercevant le nouveau venu, il se couvrit aussitôt le sexe des mains. Il s'avança sur les fesses jusqu'au bord du lit, en gardant le nez baissé, et il se leva. Le trouble qu'il trahissait d'être le seul dans la chambre à être nu augmentait son charme. Tout de suite, le chien tira sur sa laisse en cherchant à s'approcher de lui.

Il se plaça derrière le jeune garçon et, le prenant par les bras, il les lui ramena doucement en arrière pour les lui écarter du ventre : « Allons, Philip, pas de singeries entre nous : mettez-vous dans l'esprit que Murray aura ces prochains mois l'occasion de voir et de revoir votre "nature". » Il passa les mains sur les épaules étroites. « Vous aimez les chiens ? Vous connaissez Cornelius, n'est-ce pas ? Il est très gentil... Caressez-le. »

Et, lui prenant le poignet, il le contraignit à poser la main sur la tête du beauceron. Mais l'animal tourna agilement le museau et lui lécha les doigts d'un coup vif, provoquant un écart. Cependant, il ne s'en tint pas là, et il envoya sa longue langue rose sur le petit sexe exposé devant lui. Cette fois, le garçon poussa un cri et fit un bond en arrière, se collant contre son ventre... Il avait acheté le chien à un proxénète qui lui livrait des fillettes et des petits garçons, et il s'excitait dès qu'il en reconnaissait l'odeur, en goûtait la peau, ou simplement identifiait une silhouette enfantine.

Il rit de la frayeur du petit valet. Il le reprit par les épaules et le ramena en avant tout en lui gardant les mains écartées du ventre. « Allons, ne faites pas votre jeune fille ! Il a seulement envie de vous, ce bon Cornelius... Si vous êtes sage, tout à l'heure, il vous fera l'amour. »

Le chien, contrôlé au bout de la laisse tendue par un collier étrangleur, se remit à lécher le sexe qui à présent ne pouvait plus lui échapper.

Philip, très inquiet, jetait de petits glapissements aigus. Soudain, comme l'animal lui mordillait brièvement les bourses de la pointe des dents, il poussa un cri d'effroi. « Non ! Il va... ! Je vous en prie ! » Mort de frayeur, il se pressa nerveusement contre lui, se tortillant en vain entre ses mains.

Cette agréable sensation fit aussitôt remonter son membre. Il pivota le garçon sur lui-même, et, lui saisissant les fesses, les ouvrit à deux mains. Le chien ne se fit pas prier et, en sentant cette langue mouillée lui fouiller le derrière, Philip se jeta en avant en se collant contre lui.

Murray rit. « Il a l'air de l'apprécier ! »

Il éloigna Philip et le mit hors de portée du chien. « Bon, cela suffit. Nous allons procéder. »

Il écarta l'un de l'autre les deux fauteuils qui se trouvaient en face du feu, et repoussa le guéridon sur le côté, pendant que Murray attachait la laisse du chien à un chenet de la cheminée.

« Mettez-vous à quatre pattes, Philip. »

Le jeune garçon, malgré l'ordre, ne bougea pas : après ce brusque réveil, après cet assaut mouillé, il tremblait encore à la fois de dégoût et de frayeur.

Murray intervint en demandant de sa voix chafouine : « Déjà, monsieur le comte ? Vous ne souhaitez pas quelques épisodes préalables ?... » Et il s'approcha tout en dévisageant le « nouveau ». Il lui posa sa longue main d'adolescent sur l'épaule, et il en suivit la courbe délicate. Puis il effleura les clavicules, remonta sur la ligne frémissante du cou, frôla le délicieux petit lobe de l'oreille. De deux doigts sous le menton, il le força de relever le visage, et il le regarda droit dans les yeux ; mais le garçon se déroba. Il sourit. « Laissez-nous donc en profiter un peu, monsieur le comte... »

Il les contempla : l'ancien avait presque une tête de plus que le novice ; et le rapprochement entre cet être qu'il avait largement participé à corrompre et ce nouvel ingénu lui fouetta les sangs. La façon condescendante dont Murray observait le jeune garçon, sa manière de le détailler de la pointe des cheveux jusqu'à la pointe du sexe, de fixer le regard sur ses lèvres ou ses minuscules tétins, était étourdissante. « À votre guise », finit-il par concéder, en réalité ravi de découvrir ce que son domestique allait inventer.

Murray, qui tournait autour de Philip, dit doucement : « C'est qu'il est charmant, tout à fait mignon... » Il le touchait à peine, il le parcourait des yeux, les bouts de ses doigts lui effleuraient le flanc, suivaient le creusement des reins, se posaient sur une fesse, plus légers que des papillons. « Vous allez en faire, avec celle-ci... Je suis jaloux. »

Il ne répondit pas. Il savait que le valet avait eu beaucoup de mal à quitter son rôle de giton, et sur ses instances il avait fini par accepter de le conserver à son service comme « ordonnance ». Il ne le regrettait pas : Murray s'était toujours montré très coopératif – et inventif.

« Je pense qu'il faut l'exposer, dès ce soir. » Et, sans attendre d'acquiescement, il dit à Philip : « Patientez ici, je vous prie. »

Curieux de ce qui allait suivre, il s'assit dans un des fauteuils qu'il avait repoussés, face au jeune garçon qui attendait, debout devant les flammes qui avaient repris, manifestement anxieux de ce que ces manières trop polies dissimulaient.

Murray était allé prendre dans le coffre, à côté du lit, plusieurs accessoires. Il revint les déposer aux pieds de Philip qui pâlit. « Ne vous

inquiétez pas », lui dit-il. « Pour cette fois, vous serez protégé. Donnez-moi vos mains. »

Il le saisit par le bras, et il lui enfila une sorte de moufle noire, faite d'une maille assez épaisse qui moulait la main et dont la manchette en côtes s'étendait de trois pouces sur le poignet. Il lui enferma l'autre de la même façon, puis il le fit asseoir au pied du lit. S'agenouillant devant lui, il lui enfila des chaussettes noires semblables aux moufles, presque des chaussons par leur épaisseur, et dont la tige pareillement montait de plusieurs pouces sur la cheville.

Murray se redressa, prit Philip par la main, et le fit lever. « Venez ici. » Il le mena exactement au milieu de la chambre.

Le jeune garçon, couvert aux extrémités par ces fourreaux étranges, privé de ses mains et de ses pieds, qui sont parmi les parties les plus éloquentes du corps, qui semblent dotés d'un langage propre, d'une expressivité spécifique, prenait soudain l'aspect d'un mannequin inanimé.

Murray était allé chercher un tabouret dans la salle de bains et, montant dessus, il fit passer un bout de la chaîne qu'il avait apportée dans une poulie dissimulée sous l'ancien lustre de chandelles. Redescendu, il saisit l'autre extrémité de la chaîne, celle-ci terminée par une paire de menottes, et reprit le bras du garçon.

Philip ouvrit des yeux effarés et voulut se dérober. « Monsieur le comte... non... que... ? »

Mais l'adolescent le retint facilement et referma les anneaux en acier sur ses poignets, par-dessus les manchettes des moufles. Puis il tira sur l'autre bout de la chaîne, et le garçon affolé fut bien obligé de lever les bras.

Murray se plaça dans le dos de sa victime. Il passa ses mains entre les bras retenus en l'air, lui ramena les cheveux en arrière en les plaquant derrière les oreilles, et il lui enfila une cagoule intégrale, faite de la même matière que les moufles : noire également, percée par un trou de la taille d'une pièce d'un shilling qu'il lui disposa devant les narines, dotée d'une seconde ouverture pour la bouche, mais close par une fermeture à glissière, elle se terminait par un large bord-côte qui s'ajustait étroitement autour du cou, comme le col roulé d'un pull.

« Je reviens ! » fit Murray avant de s'éclipser dans le couloir.

Le chien gémit en voyant son maître l'abandonner.

Sur le coup, il fut contrarié de cette interruption : il avait déjà accepté de remettre ce qu'il attendait si fort, et ce nouveau délai l'agaçait. Il trompa son impatience en observant le jeune garçon prostré, réduit à une courbe frissonnante dans la lumière des flammes, la tête encapuchonnée de noir et légèrement inclinée entre les bras qui dessinaient une lyre gracieuse, les mains disparues dans les moufles et enserrées dans les fers, les pieds, noirs aussi, à peine écartés, dont le gar-

çon ne savait que faire et qu'il laissait déjetés. La peur qui lui creusait le ventre lui amincissait encore la taille et rendait plus dérisoire le petit sexe, craintivement niché dans l'angle des cuisses, réduit à n'être plus qu'un hochet insignifiant. Il se demanda pourquoi un corps attaché de cette façon était toujours si émouvant. Murray l'avait été bien des fois, dans le temps, et il ne se lassait jamais de le voir dans cette position.

Il se leva. Il s'approcha. Il observa la tête dont les formes transparaissaient au travers des mailles qui la moulaient, la délicieuse pointe du nez qui dépassait à peine, blanche, au milieu de cette masse noire, la fermeture à glissière barrant la bouche comme une muselière. Puis il toucha les aisselles dégagées, qui révélaient leur chair incroyablement délicate, fragile, et le garçon, qui ne s'y attendait pas, tressaillit brièvement. Il lui caressa la poitrine, presque timidement, comme on frôle une œuvre d'art, il lui palpa les tétins, les pinça doucement en les faisant rouler entre le pouce et l'index. Il plaqua sa paume sur le ventre durci, vint un instant envelopper le sexe offert, mais si diminué, il lui passa la main entre les cuisses, les parcourant comme s'il les touchait pour la première fois. Puis il tourna autour de lui, et il le flatta sur les fesses. Bientôt ses cajoleries devinrent plus rudes, il lui claqua le derrière à plusieurs reprises, lui pinça le flanc, lui donna une tape sur la nuque, comme on rabat le caquet d'un gamin prétentieux ; le garçon gémissait, se trémoussait, et la chaîne cliquetait.

Murray revint avec un panier en osier à la main. « Nous allons faire un gâteau ! » annonça-t-il.

Il le regarda avec stupéfaction tirer du panier une jatte avec une motte de beurre qu'il déposa sur le guéridon.

« Voudriez-vous d'abord enduire le gâteau ?... »

En un éclair, il comprit. Il s'approcha lentement, fasciné par l'idée. Il toucha le beurre, chambré, moelleux ; il en prit l'équivalent d'un gros marron. Il regarda le corps mat du jeune garçon ; il se demanda par où il commencerait ; puis il décida d'être systématique. Il le déposa à la base du cou, sous le bord de la cagoule, et il l'appliqua tout le tour, d'une épaule à l'autre. Philip avait tressailli de surprise, se raidissant contre cette impression onctueuse, huileuse, à laquelle il ne s'attendait pas.

Il étala le beurre sur la poitrine, sur le plexus, sur le ventre, et il se ramollissait au contact de la peau. Il enduisait le corps tremblant du garçon comme on fait aux lutteurs. C'était un massage très agréable à prodiguer, la chair devenait plus lisse, glissante, elle semblait couler dans la main, sans plus de résistance. Il en couvrit le creux des aisselles, qu'il roula entre ses doigts, il remonta sur les bras jusqu'aux poignets. Puis il revint lui en étaler sur le ventre, et il le massa longuement, voluptueusement, dans ce gras doré. La suavité de cette onction lui plaisait de plus en plus.

Le chien, réveillé par l'odeur fine qui se diffusait, se mit soudain à japper.

« Taisez-vous ! » lui ordonna Murray sévèrement.

Cornelius se recoucha, mais continua de gémir, car il avait de la peine à refréner son impatience.

Il reprit un bon morceau de beurre qu'il rassembla dans le creux de sa paume, et il le plaqua sur le petit paquet du sexe. Il referma la main, et le gras s'écrasa en se mélangeant aux bourses, à la verge, le surplus lui ressortant entre les doigts. Il pétrit longuement les jeunes organes, les serra, les tritura en tous sens. Philip, à demi muselé, à chaque attaque poussait un bref halètement par le nez, tandis que son corps était agité d'une ondulation. Murray surveillait la scène de près, et il l'assistait en lui présentant la jatte chaque fois qu'il était à court.

Il fit le tour du jeune garçon déployé. Il lui enduisit les fesses avec un mouvement rond et enveloppant, et parfois il ne pouvait s'empêcher de lui enfoncer les ongles dans la chair, observant avec passion chacune de ses réactions. Il s'avança dans l'entrefesse, passa langoureusement un doigt de bas en haut, s'arrêta sur le cran étroit qui se rétrécit à son approche, et, quand il le força, Philip gémit au travers de la cagoule. Il lui oignit lentement tout le tour de sa petite couronne, qu'il devinait encore très sensible d'après les soubresauts qu'il provoquait en la touchant. Il rajouta du beurre à plusieurs reprises, puis il s'enfonça plus avant, tournant et retournant à l'intérieur du garçon qui se redressait en se cambrant. Murray se chargeait de le retenir chaque fois qu'il s'écartait trop. Le bruit de la chaîne énervait le chien qui ne tenait plus en place.

Il lui couvrit ensuite tout le dos, avant de s'accroupir et lui enduire les cuisses, les jambes, les enserrant à deux mains et descendant jusqu'à la cheville, au ras de l'épaisse chaussette noire.

Il se releva. Dans la lumière des flammes, le corps luisant du jeune garçon paraissait doré. Des reflets rouge-orangé glissaient sur ses flancs, sur ses cuisses et, s'il avait été séduisant, ravissant, il devenait à présent magnifique, étrange, surréel, tel un ange privé de ses ailes, attrapé dans la glu d'un chasseur.

Murray rangea le beurre dans le panier et en sortit un saladier plein de glace pilée qui maintenait au froid un grand bol de crème glacée à la vanille. « Voulez-vous à présent le fourrer ? » demanda-t-il respectueusement. Et il tira la languette de la fermeture à glissière pour découvrir la bouche du garçon.

D'abord un peu incertain, ne sachant pas bien quel plaisir il y aurait à offrir un dessert à son giton, il prit la cuillère qui était fichée dans le bol, la remplit de crème, et l'avança devant les lèvres corallines, presque obscènes au milieu de la gangue noire. « Tenez, Philip. Murray vous a réservé une douceur. Ouvrez la bouche. »

Le garçon hésita puis, ayant reconnu ce qu'on lui présentait, accepta la crème glacée sans plus rechigner. Il pensa qu'il devait être, comme lui-même, pour le moins surpris de cet intermède... Il se demanda quelle impression il tirait de donner la becquée à cet enfant... Cela ne le laissait pas indifférent, en tout cas, car en voyant Philip déglutir et une ondulation parcourir son cou, il en avait ressenti un léger frisson. Dans cette émotion raffinée, il y avait un peu du décalage entre la douceur sucrée de la crème et la violence latente qui attendait ce captif nu, masqué, enchaîné, livré à ses caprices. Mais y participait aussi l'idée du froid qui descendait dans l'œsophage, au milieu du corps chaud, jusqu'à l'estomac, et peut-être surtout de la saveur même de la vanille, un arôme qu'il aimait particulièrement, dont la plupart des enfants raffolaient, et qu'il ressentit soudain comme une métaphore, l'essence du goût qu'il avait des jeunes garçons. Il aurait été incapable de dire plus précisément l'origine de ce sentiment, mais il se rendait compte que celui-ci le faisait entrer dans une autre sphère encore de la sensualité, une couche purement imaginaire, virtuelle, issue de la représentation de cette crème voyageant dans le corps de Philip, une sensation qu'il ne pouvait réellement ressentir.

Murray sortit ensuite du panier une seringue de cuisine en métal nickelé qu'il lui présenta. Elle était formée d'un gros corps trapu dans lequel s'enfonçait un piston doté de trois anneaux pour y passer les doigts, et elle se terminait par une longue canule percée de plusieurs petits trous au bout. « Pour le garnir de l'autre côté, monsieur le comte... » crut-il bon d'expliquer.

Il frissonna à cette idée ; et, énigmatiquement, sous la robe de chambre son membre se redressa soudain.

Il replanta la cuillère dans le saladier. « Très bien. Mais faites-le vous-même. Je vous regarde. » Et, pour il ne savait quelle satisfaction, il referma la glissière devant la bouche du jeune garçon.

Murray retira le piston et garnit le canon avec la crème glacée qui avait commencé de ramollir et s'introduisit sans difficulté. Puis il le remit en place, vint s'agenouiller derrière Philip, et de la main gauche lui écarta doucement les fesses.

Assis dans un fauteuil, il observait la scène. Parfois, il aimait déléguer, le plaisir d'assister prenant le relais de celui de pratiquer. Il frémit de nouveau en voyant la canule brillante s'avancer entre les fesses, s'arrêter un instant, basculer à la recherche du bon angle. Le garçon eut un bref cri, à peine étouffé par la cagoule et, tandis que la sonde reprenait sa progression, il gémit en oscillant au bout de sa chaîne ; pourtant, avec tout le beurre dont son petit œillet était enduit, cela n'aurait pas dû être si douloureux.

Quand la canule eut disparu entre les fesses, Murray enfonça lentement le piston. À l'idée du froid qui maintenant entrait par cet autre

conduit dans le corps chaud, son érection reprit de plus belle, comme s'il avait lui-même perçu cette sensation. Le piston avançait toujours, et il pensa à cette délicieuse glace vanille qui se mélangeait aux fèces, qui les recouvrait, les enrobait, et, dans cette obscurité, claire parmi le brun, mêlait ses parfums sucrés à la matière brute, amère, rebutante. Il frissonna... Ce Murray avait des idées géniales.

Son désir s'enflamma de nouveau. Il se leva brutalement, à bout de patience. « Ça suffit. Au fait ! »

Mais Murray prit le temps de vider la seringue avant de la retirer du petit derrière, et de ranger les ustensiles. Il alla ensuite chercher le coffre aux accessoires, qu'il rapporta non sans mal car il était pesant, et il le plaça devant le jeune garçon. Il lui détacha les mains.

« Venez. Mettez-vous à genoux. »

Il tournait en rond autour des deux garçons et son désir d'assister à cette scène était de plus en plus vif. Le chien le sentit qui se leva et aboya à deux reprises, sans que plus personne ne pensât à le faire taire.

Murray courba Philip sur le coffre, dans le sens de la longueur, à quatre pattes, le buste s'appuyant sur le couvercle bombé, les bras et les cuisses ramenés contre les angles. Puis il utilisa les lanières de cuir qui étaient rivées aux quatre coins de la base pour l'attacher par les poignets et les jarrets.

Pendant cette excitante mise en place, il ne put s'empêcher de glisser discrètement la main sous le pan de sa robe de chambre, afin de se soulager un peu de l'émotion que lui procurait la vision du garçon dans cette position.

Murray s'accroupit devant Philip, et il ouvrit la fermeture à glissière. Il reprit du beurre, lui écarta les lèvres en les forçant avec ses doigts, et il le lui fourra dans la bouche, le poussant à l'intérieur des joues. Philip hoqueta, manifestement écœuré par cette masse graisseuse qu'on lui avait enfournée.

Murray détacha son chien qui, voyant son heure arriver, d'excitation sortit une langue d'un rose vif tandis que sa queue battait en tous sens ; il tirait sur sa laisse en reniflant avidement ces parfums de beurre et de vanille qui ne lui cachaient pas celui du corps enfantin. Murray le conduisit au jeune garçon et l'approcha de sa tête.

Aussitôt le chien se mit à le flairer et, dès qu'on le laissa faire, il trouva immédiatement son chemin, il lécha à grands coups les lèvres qui apparaissaient au milieu de la gangue noire, en cherchant par tous les moyens à s'y enfoncer.

Le jeune garçon poussa un cri en se reculant, et il se tordit en tous sens pour échapper à cet organe baveux qui l'assaillait. Mais le poids du coffre auquel il était attaché le retenait comme à une gueuse, et il pouvait seulement détourner la tête d'un côté et de l'autre.

Murray le saisit alors par la nuque, l'immobilisa, et présenta la tête au chien, qui, cette fois, eut tôt fait de repousser les petites lèvres avec le museau. L'énergie avec laquelle il y fouinait obligea bientôt le garçon à relâcher sa bouche, et le chien lui enfourna la langue. Il paraissait très friand d'un gras si délicat !

Tétanisé par la beauté de cette scène, il observait les assauts de Cornelius, les fois où il parvenait à faire pénétrer son long organe rose dans le gosier du jeune garçon, lequel se débattait en tirant sur ses liens comme un malheureux.

Il vit l'instant où soudain le membre de l'animal surgit de son fourreau de poils : une grande pointe carminée, un sucre d'orge conique qu'on aurait longuement sucé.

Murray conduisit alors le chien par-derrière, entre les jambes du garçon. Il trouva là aussi du beurre sur les petits organes saillants et se mit à les lécher avec fébrilité.

Philip poussait de longs gémissements, qui n'étaient plus étouffés, en sentant ce muscle chaud et dégoulinant l'envelopper, tourner et retourner sur lui, et quand il lâchait un cri plus strident, c'était qu'il avait senti un bref instant une canine rencontrer ses parties.

Cornelius trouva seul son chemin : il remonta dans l'entrefesse, et ses babines s'accouplèrent avec la petite fente, qu'il eut tôt fait de nettoyer. Mais ensuite il devina la vanille sucrée qui en dégouttait, et il se mit en devoir de l'obtenir, comme il l'aurait fait pour un lapin dont il aurait trouvé le terrier : il fronçait sa truffe contre le petit trou pour l'écarter, il avançait la pointe de la langue pour l'ouvrir.

Il s'accroupit alors à côté du jeune garçon et lui souffla à l'oreille, au travers de la cagoule : « Allons, faites plaisir à ce bon Cornelius : poussez. Poussez cette glace succulente qu'on a mise en vous. »

Philip obéit, il devait bien comprendre que le chien satisfait arrêterait peut-être de le forcer, sans compter qu'il souhaitait certainement se débarrasser de ce lavement glacé dont on lui avait brûlé le ventre.

Dès que la crème commença de ressortir, le chien exulta. Ses lèches redoublèrent, il devint frénétique. Murray en profita pour lui passer la main sous le ventre, et il le caressa en faisant coulisser le fourreau de pelage sur le membre brillant.

Soudain, pris par cette sollicitation, le chien se dressa sur ses pattes arrières et s'avança sur le dos du garçon. Murray le guida. Le cône perfora aisément le petit anus largement lubrifié et s'enfonça tandis que Philip hurlait.

Aussitôt il ordonna à Murray : « Ne le laissez pas se verrouiller ! Il est trop jeune encore, il n'est pas fait.

– N'ayez crainte... »

Murray avait gardé la main sur la base du pénis du chien, et empêchait que son nœud n'entrât dans le corps du jeune garçon. Mais Cornelius ne l'entendait pas ainsi, et il donnait de furieux coups de reins pour achever sa pénétration. Il sondait brutalement sa femelle, désespéré de ne pouvoir s'avancer jusqu'au bout, et il haletait en lui léchant la nuque et le cou, comme si cela avait pu l'aider à s'assouvir.

Le garçon, le rectum défoncé par l'organe rigide qu'étayait son os interne, écrasé sous le ventre poilu qui se trémoussait sur son dos, les flancs griffés par des pattes fébriles, les fesses battues par les hanches velues qui l'attaquaient, poussait des cris qui montaient dans les aigus et où l'effroi le disputait à la souffrance.

Il suivait cette scène en tournant autour, les sens exaspérés, excité au plus haut point par cet accouplement si obscène, si magnifiquement contre-nature.

Soudain, il attrapa la cagoule noire et l'arracha d'un coup. « Ici ! Amenez-le ici ! Qu'il reçoive la douche, pour son baptême ! »

Murray tira en arrière le chien arc-bouté, et grâce au collier étrangleur il parvint à le faire reculer. L'organe turgescent ressortit, en pleine éjaculation continue d'un liquide clair et abondant. Le chien gémissait plaintivement de frustration, il poussait des jappements aigus, mais il fut obligé de se laisser conduire de l'autre côté du coffre. Murray dirigea sur le visage du garçon le membre déversant ses liquides en fontaine ; de transparents, ils étaient maintenant devenus opaques et laiteux. Puis, le saisissant par la nuque pour l'immobiliser, il le lui enfila dans la bouche. Philip se mit à se débattre comme un fou, dégorgeant à mesure ce dont le chien l'inondait.

Il poussa un grognement d'exaspération. Il se débarrassa de la robe de chambre et s'agenouilla derrière l'enfant. Là d'où le chien était sorti quelques instants plus tôt, il s'enfonça d'un coup. Philip éructa de nouveaux borborygmes.

Il entama alors une course intense, face à Cornelius, plongeant brutalement dans les reins du garçon qui sous cette double attaque se débattait en tous sens, roulant sur le couvercle bombé du coffre, tirant en vain sur les lanières qui le retenaient. Il lui passait la main sous le menton, jouissant d'y sentir ruisseler en continu le liquide turbide, et il le lui ramenait sur la joue, dans le cou, jusque dans les cheveux, pour la seule délectation de l'embrener.

Sa vue se troubla, il ne distingua plus rien autour de lui. Il était, une fois encore, retourné à « cet instant suprême où l'univers n'est rien », son esprit n'était plus qu'une bouillonnante réaction chimique, rien n'existait que le branle puissant qui s'était emparé de son corps, qui montait en lui, qui effaçait son âme. Il se résigna ; il succomba ; il se perdit. Et sa semence s'ajouta au mélange caséux des liquides du chien, du beurre, de la crème glacée, des fèces...

Il retomba épuisé. Il contemplait, fasciné, les yeux mi-clos, le spectacle du chien que Murray avait de nouveau fait reculer et qui n'en finissait pas de se répandre sur le visage de Philip.

*

Quand il se réveilla, tard le lendemain, sa première pensée fut pour son nouveau giton, et très vite cette image effaça les voiles du sommeil. Il repoussa l'édredon ; une lumière grise passait sous les rideaux. Il enfila sa robe de chambre indienne, la serra à la taille, et sortit dans le couloir. La pièce voisine était une petite garde-robe qu'il avait fait transformer en vue de l'arrivée du garçon. Il était si content de l'avoir à côté de lui ! Murray, lui, avait dû loger dans les dépendances, de crainte que sa mère ne découvrit sa présence.

Évidemment, Philip dormait encore, épuisé par la nuit. Il s'en approcha lentement : il était sur le dos, mais sa tête avait versé sur le côté, dégageant l'angle du menton. Il s'assit au bord du lit. Murray, après leur séance nocturne, l'avait emmené pour le laver, le sécher, lui mettre un pyjama, puis le coucher. Aucune trace de ce qu'il avait subi ne transparissait : il semblait aussi vierge que lorsqu'il l'avait reçu ; et prêt à le servir de nouveau. Il fut repris par la fascination qu'exerçait sur lui la courbe tendre de la joue à peine rosie, la patte effilée qui pointait sur la tempe, et il observait amoureusement la ligne que les lames du coiffeur – ou celles de sa mère plutôt – avaient dessinée derrière le contour gracieux de l'oreille, jusque sur la nuque. Il avança la main, en suspens au-dessus du visage, puis, du bout du majeur, délicatement, il repoussa sur le front une mèche qui traversait un sourcil – comme il avait commencé, il terminait. Le jeune garçon ne broncha pas. Il effleura la joue velouteuse, contourna le menton, rond et tendre, et posa la main sur le cou, dégagé dans le col de la veste du pyjama – cette figure innocente sur laquelle, lui, avait choisi de faire se déverser du sperme de chien !

« L'ange et la bête... » pensa-t-il.

Il se retira, le laissant dormir. Il fallait qu'il recouvrât des forces.

IV

Il entretenait la conversation avec Kenneth de son mieux, mais il avait du mal à se concentrer. Il était sur ses gardes ; il surveillait chacun de ses regards pour ne pas les porter là où il ne devait pas.

Quand il les avait vus entrer tous les trois dans le grand salon, il avait cru un instant que, en plus de collectionner les cocottes comme il le faisait depuis son divorce, son ducal voisin avait été soudain lui aussi pris par le goût des gitons ! Mais ensuite Brendan avait annoncé « Ms Laura Wilton et Mr Kenneth Duncan, duc de Sheflin, accompagné de son fils, Wesley Duncan », et il avait compris. Il ne connaissait pas le fils de Kenneth, c'était la première fois que celui-ci l'amenait à un dîner ; et, au premier regard, il en était tombé follement amoureux.

Le plan de table avait assis le duc en face de lui, ce qui était commode pour concentrer ses regards, mais il lui fallait également honorer cette Laura, assise à sa droite, une pétillante jeune femme qui travaillait en tant que journaliste pour le mensuel de Kenneth, et qui faisait aussi partie des gigolettes qu'il emmenait en vacances. Mais la difficulté ensuite était de retourner à Kenneth, car le fils était assis à la gauche de son père, et donc en face droite pour lui, ce qui l'obligeait, lorsque du regard il revenait de sa voisine à son vis-à-vis, à passer sur le garçon – et, surtout, à prendre garde de ne pas s'y arrêter : il savait qu'en se laissant aller à le contempler, il se trahirait.

Il jeta un coup d'œil à sa mère, assise à sa gauche en bout de table. Coiffée de son diadème de perles, prise dans sa robe noire ornée de dentelles, Lady Bendery dodelinait sur sa chaise, un œil à demi fermé, l'autre grand ouvert, presque exorbité, séquelle de l'attaque qu'elle avait eue six mois plus tôt. Il n'y avait plus grand-chose à craindre de ce côté, mais, adolescent, il avait dû tellement batailler pour lui dissimuler ses attirances qu'il en avait gardé le pli, et qu'il continuait machinalement à s'en défier.

Il revint à sa voisine, une jeune femme spirituelle, sensuelle, le regard vif, et qui en permanence observait tout – une vraie journaliste. C'était là qu'était le danger ; même le père du garçon ne remarquerait

sans doute rien ; une femme au contraire voyait tout, et, évidemment, raconterait ce tout à son amant sur l'oreiller.

Il écoutait à peine ce qu'elle disait ; son esprit vagabondait et se rappelait la première impression qu'il avait eue en découvrant le jeune duc. En un mot : il était très beau ; il était même exceptionnellement beau. À son arrivée, Wesley l'avait salué avec un sourire de convenance, mais aussitôt son regard s'était perdu, comme s'il voyait au travers de lui, qu'il était devenu transparent. Très manifestement, quelqu'un de la génération de son père ne l'intéressait en aucune façon... Il ne pouvait lui en tenir grief : à son âge, il n'aurait pas réagi différemment.

La conversation s'interrompit pendant que Brendan apportait le plat de chevreuil aux aîelles, et il profita du moment où celui-ci servait leur jeune invité pour se permettre, tout en affichant l'air vague de celui qui pense à autre chose, de le dévisager plus attentivement. Il portait un habit sombre avec un gilet gris perle, une cravate assortie, et le col cassé de la chemise blanche qui lui montait sur le cou formait un contraste surprenant avec le visage qui paraissait d'autant plus jeune. Les cheveux plaqués en arrière par la brillantine avaient un aspect mouillé, à croire qu'il sortait du bain. Il se demanda quel pouvait être son âge : spontanément, il lui aurait donné quatorze ans, mais il n'en avait peut-être bien que treize. Son visage, en réalité, n'avait rien de particulièrement extraordinaire : ses paupières effilées entouraient des prunelles d'un gris bleuté, certes assez dense, ce qui lui faisait un regard intense, mais les sourcils réguliers, le nez sans défaut, la bouche, petite, avec des lèvres légèrement saillantes, rien de cela ne rendait compte de la vive attraction qu'il subissait. Et pourtant, il figurait certainement parmi les plus beaux des garçons qu'il eût rencontrés. C'était un étrange magnétisme, si évident à ressentir, si compliqué à analyser... Tout à coup, il remarqua que les cheveux coiffés en arrière lui donnaient un visage de fille : on aurait dit une écolière avec une queue de cheval dans un habit d'homme. Était-ce cette ambiguïté qui le fascinait ?

Il se ressaisit ; il se rendit compte qu'il était resté trop longtemps sur ce convive auquel les convenances ne lui permettaient d'accorder que peu d'attention. Il revint à Kenneth, reprit la conversation en s'enquérant des améliorations qu'il apportait à son domaine. Sa mère intervenant pour se plaindre de ce que les demeures exigeaient sans fin des travaux d'entretien, il se tourna vers sa voisine pour lui demander son opinion, mais celle-ci déjà abondait vivement.

Il vit alors du coin de l'œil Philip qui entrait dans la salle. Habillé de la livrée noire que Murray avait portée quelques années plus tôt, il assistait Brendan pendant le dîner en accomplissant des tâches subalternes. Il apportait à cet instant une corbeille de petits pains chauds, et,

en gants blancs, il les distribua à chaque convive avec une pince. Il ne put s'empêcher de le suivre du regard jusqu'à ce qu'il en déposât un à côté de Wesley, curieux d'observer ces deux-là côte à côte. Il fut surpris de voir le jeune duc de Sheflin redresser la tête pour dévisager le valet et lui adresser un sourire !... Il aurait été au nirvana d'en recevoir un semblable... Mais, eu égard à leur différence sociale, c'était à la limite de l'inconvenant.

Il fut obligé d'intervenir dans la conversation afin de donner le change, racontant comment il avait dû faire venir un second couvreur pour réparer les fuites qu'un premier avait laissées, etc. Mais, tout en s'adressant alternativement à Kenneth et à Laura, il utilisa sa vue périphérique pour observer Wesley. Et, bien qu'imprécisément, il distingua que celui-ci suivait Philip des yeux tandis qu'il finissait son tour de la table en déposant un petit pain à côté de sa voisine.

Avant la fin du repas, il avait eu l'occasion de se convaincre que le jeune Duncan n'était pas insensible aux charmes de son giton, tout au contraire. Il n'était donc pas seulement infiniment désirable, mais de plus, au lieu d'être éloigné de lui par une banale hétérosexualité, il partageait ses propres goûts garçonnières !... À ce moment, Wesley avait pris l'aura incandescente d'un être divin – un « Ainsi-Venu » parfait et pur, absolument intouchable.

Après le dîner, il accompagna Kenneth au fumoir, abandonnant avec regrets le jeune Wesley en compagnie des deux femmes qui se rendaient au petit salon.

Un verre de brandy aidant, Kenneth se livra bientôt à quelques confidences. Il laissa entendre qu'il avait dû emmener son fils pour des raisons de bienséance, mais qu'en réalité il l'encombraient un peu, qu'il avait besoin pendant son séjour de se consacrer plus exclusivement à cette jeune journaliste avec qui il devait « travailler »... Le sous-entendu était à peine ambigu.

« Vous entretenez la tradition des pages, m'a-t-on raconté ?... » l'entendit-il soudain lui dire.

Pris par surprise, il se détourna pour qu'il ne vît pas blêmir.

« ... Si ce n'est pas abuser de votre hospitalité, pourrais-je vous demander que l'un d'entre eux tienne compagnie à Wesley ? Demain par exemple ? Peut-être pour l'après-midi ?... »

Il reçut cette requête comme une claque. Ainsi voilà ce qui se disait de lui dans la société : « il entretient la tradition des pages » ! Il ne douta pas cependant que, hors de sa présence, les ragots devaient être plus crus... Il fut à deux doigts de proposer ses propres services pour tenir compagnie au fils de Kenneth ; mais il n'en était évidemment pas question.

« Bien volontiers. Je viens de prendre un novice en tant que valet – vous l'avez vu au dîner. Ses tâches ne sont pas encore entièrement

définies, il peut très bien passer l'après-midi avec votre fils. Dites-lui donc de venir demain après le repas. Il lui fera visiter le domaine. »

Il pensa que le jeune Duncan aurait bien du plaisir en apprenant ce soir qu'il allait passer l'après-midi avec Philip.

*

Dans la salle de bains, il se déshabilla entièrement et enfila sa robe d'intérieur. En revenant dans la chambre, il trouva Philip tel qu'il l'avait laissé, debout à côté de la porte, les bras le long du corps, la tête droite, affichant le regard inexpressif que Brendan lui avait enseigné pour le service.

Il s'assit dans son fauteuil, face à la cheminée où brûlait un bon feu, vif et clair. « Approchez », ordonna-t-il d'un ton désinvolte. Et quand le garçon fut à côté de lui : « Nous allons avoir demain la visite du jeune duc de Sheflin. Il semblerait que... qu'il s'ennuie, car il n'a ici aucun camarade de son âge. Je vous charge de le recevoir. Vous lui ferez visiter le domaine. »

Le jeune garçon était encore dans la livrée qu'il avait portée pendant le dîner, la veste noire ouverte sur le gilet rayé et fermé de boutons dorés, le col du jabot terminé par un nœud papillon, les mains prises dans les gants blancs. Le contraste entre la douceur de son visage enfantin et cet uniforme lugubre était saisissant. Il lui posa la main sur le jarret, et il la remonta lentement le long de la cuisse, sous la veste, jusqu'à venir empaumer la fesse ; il la sentit se crispier à son approche.

« Comprenez-vous ?

– Ou... oui, monsieur. »

Il contourna la hanche, vint sur le devant de la jambe. Il lui prit la main ; il égrena les doigts enveloppés dans le coton blanc et serré en les observant pensivement. Lentement, il dénoua la ceinture de sa robe de chambre et en écarta les pans. Son membre s'était langoureusement relevé, à demi tendu, tel une odalisque qui s'éveille pour se mettre à danser.

Il lui prit le poignet et l'amena sur lui. « Saisissez-la... »

Le jeune garçon rougit à cette injonction avilissante. Mais, après une hésitation, peut-être aidé par les gants qui évitaient le contact direct, il referma la main.

Il fut aussitôt électrisé par la vue de ces doigts gantés qui le ceignaient, par le contraste entre leur aspect immaculé et l'ignoble couleur brique de sa chair. Sa rigidité redoubla.

Il marmonna entre ses dents : « Allons... Faites ce que vous savez... »

Après un temps, le garçon se résigna et, lentement, il se mit en mouvement. Il frissonna profondément. Il releva la main et vint délicatement repousser une mèche de cheveux sur la tempe, tandis que sa masturbation se poursuivait. Puis il caressa la joue, descendit sur les lèvres dont il suivit le bord. Le toucher de cette peau juvénile allié au service obscène qu'il recevait lui faisait un effet extraordinaire. L'émotion s'intensifia de penser que le valet, avec ces mêmes gants blancs, avait servi à table, avait déposé un petit pain à l'intention de sa chère mère, à côté de Kenneth, de Wesley...

Il entrouvrit les lèvres, car sa respiration avait accéléré, et il murmura d'une voix déjà moins assurée : « Maintenant... de l'autre... caressez-moi dessous... »

Quand il sentit la main gauche de Philip lui passer sous les bourses, le tissu doux et élastique du gant le toucher là, les doigts effilés se replier maladroitement sur lui, il ferma les yeux et renversa la tête en arrière. Il glissa de nouveau la main sous la veste de la livrée, reprit une fesse que la position du garçon courbé en avant durcissait, et il la caressa voluptueusement.

Soudain, derrière ses paupières closes, la vision du jeune Duncan s'imposa. Il se fit une grande confusion en lui, où l'image putassière des mains en gants blancs le polluant se mêlait au pur visage du garçon en face de qui il avait dîné, encadré entre un nœud papillon blanc et ses cheveux plaqués tels le casque de Minerve...

Wesley descend l'escalier qui mène aux cachots. Il a les mains enchaînées au dos, un bandeau lui barre le visage. On ouvre une grille, il est poussé rudement dans une geôle. Le bourreau le voit entrer et le considère avec un sourire cruel : il va rabattre le caquet de ce nobliau ! Il donne des ordres à son aide. Murray commence par dénouer le bandeau, puis il ôte les chaînes. Wesley découvre, effaré, où il se trouve. Murray lui retire la veste, défait le plastron, déboutonne la chemise ; il le met torse nu. Le garçon tremble comme une feuille, il supplie, mais personne ne l'écoute. Murray lui attache les poignets au bout d'une chaîne qui pend du plafond. Wesley a les bras tendus en l'air ; son torse mince paraît maigre dans cette lumière sinistre. Le bourreau s'approche. Il lui passe la main sur les flancs, sur le dos ; il évalue quel instrument il va utiliser. Il opte pour un fouet à manche de bois où sont attachées plusieurs bandes en cuir, longues et étroites, qui portent chacune de petites billes de fer régulièrement espacées. Il se place derrière le garçon ; il regarde le dos creusé par les bras relevés. Il lève le fouet. Les lanières sifflent dans l'air et le cinglent à la volée. Wesley hurle sous la morsure du cuir...

Puis le décor, la situation changèrent. Une autre idée s'était imposée à lui...

Wesley est dans le boudoir de sa mère. Elle l'a surpris alors qu'il essayait d'entreprendre Philip dans un couloir. Impériale dans sa robe noire ornée de dentelles, elle le dévisage d'un air sévère, un stick à la main. Elle le sermonne pour ses errements, pour cette impureté dont il s'est déshonoré, cette souillure dans laquelle il se complaît. Honteusement, il baisse le nez devant elle. « Ôtez votre veste ! » Il rougit, mais il obtempère. « Torse nu ! » Il défait sa chemise, retire son maillot. « Face au mur ! » Elle lève le bras, elle le frappe à la volée, avec ce petit effet cruel dans le poignet dont elle a le secret. Il hurle en se tordant, se plaque contre la tapisserie.

À cette image, sa jouissance s'envola soudain en longs jets qui lui retombèrent sur le ventre. Il gémit sous cette volupté, amenée par une petite main gantée, et par la scène scandaleuse d'un jeune noble se faisant étriller comme un serf... Cela lui apprendrait, à ce faquin, ce sacripant, d'être si beau, si désirable, inapprochable. S'il ne pouvait le toucher, eh bien, qu'il fût donc fouetté !

*

Debout derrière la vitre de la haute galerie qui surplombait la cour d'honneur, il suivait des yeux les deux petites silhouettes sur la prairie, au-delà du mur d'enceinte, qui grimpaient vers l'éperon rocheux. Dans peu de temps, les garçons atteindraient le sommet et auraient une vue impressionnante sur la côte déchiquetée des Highlands, sur les vagues se brisant contre le chaos de récifs, sur la lame de l'horizon, où se rejoignaient le tapis bleu acier de la mer et l'étouffant plafond de nuages, uniformément gris.

Un moment plus tôt, lorsqu'il avait reçu le jeune fils de son voisin, il l'avait trouvé très différent de la veille ; s'il ne l'avait pas attendu, il ne l'aurait peut-être pas reconnu. Aujourd'hui libres de gomina, ses cheveux éparpillés par la course à cheval lui retombaient sur le front et lui voilaient les yeux, les mèches les plus pâles enchevêtrées par-dessus les plus sombres, lui donnant une allure de jeune faune. Les pupilles allaient, depuis l'extérieur, d'un cercle bleu profond à un disque clair, lui-même transpercé d'un point noir où il crut se perdre. Le nez frémissait de l'air frais et salé de la mer ; les lèvres entrouvertes étaient plus saillantes ; les pommettes, stimulées par le froid, avaient pris un aspect rose vif. Il avait été surpris de le découvrir dans une très ordinaire veste marron, avec un gilet assorti et une chemise blanche fermée d'une fine cravate vert sombre, mais plus encore de s'apercevoir qu'il portait un kilt, un kilt traditionnel dont le tartan mêlait des carreaux vert bouteille et vert émeraude, orné par-devant du sporran, ici une sacoche en fourrure blanche retenue par deux chaînettes à la ceinture. Son regard malgré lui était descendu sur les

jambes minces qui en sortaient, sur les genoux droits, sur les mollets pris dans les hauts bas de laine grise, dont le repli formait un agréable renflement sous le genou, et il avait eu follement envie de glisser la main sous ce kilt, le long de la cuisse du garçon, comme on fait aux filles.

Philip les avait rejoints, vêtu du gros pull à col roulé qu'il lui avait offert, en laine écrue marqué de petits motifs bruns en diagonale, un de ces pulls scandinaves à la mode dont le garçon rêvait sans jamais imaginer en posséder, et de shorts marron qui s'arrêtaient en haut des cuisses, complétés par des bas plus clairs. Il les avait aussitôt invités à commencer la visite, prétextant que le temps risquait de virer à la pluie. La distance entre le salut formel que Wesley lui avait adressé et le sourire chaleureux dont il avait gratifié le jeune valet était suffisamment cruelle, il n'avait pas envie d'être mortifié davantage.

Quand les garçons sortirent de son champ de vision, il resta longtemps à contempler la prairie vide, la mer vide, l'horizon vide... Du plus jeune qu'il se souvenait, il avait toujours été attiré par les garçons de son âge. Mais sa mère avait mené une guerre sans pitié contre cette aspiration, qu'elle avait décelée en lui manifestement très tôt, au point de refuser de l'envoyer en pension à cause de la mauvaise réputation des établissements à ce sujet. En le gardant à Bendery, en le faisant éduquer par des nurses et des précepteurs, elle l'avait étouffé, tenu les bras soudés au corps dans le filet de sa morale puritaine, elle l'avait obligé de plier sous ses règles infernales, jusqu'à ce qu'il ne restât plus de lui qu'un petit garçon timide qui baissait les yeux et se mettait à pleurer chaque fois qu'il la croisait. Au point que, plus tard, il était devenu incapable de la moindre avance à ceux qui l'attiraient, ne serait-ce qu'un regard, impuissant à faire jamais le premier geste vers les autres. Elle avait fini par prendre le rôle d'une gouvernante, le corrigant systématiquement pour le plus léger de ses écarts, s'affranchissant de toute sollicitude maternelle, se gardant bien de lui manifester quelque affection et, par-dessus tout, de le câliner, le caresser, ou simplement de le toucher. Aujourd'hui, il avait la conviction que cet isolement sensoriel, dont seul l'avait sorti le rotin quand il lui avait brûlé le dos, était à l'origine de la violence de ses fantasmes – qui lui étaient venus très tôt – où il évoquait un garçon qu'il aurait voulu aimer et, à défaut, qu'il soumettait à des tortures perverses.

En revenant de l'enfer du front, où il avait passé les pires années de son existence, il s'était d'abord rabattu sur des amours vénales, fréquentant celles des maisons de passe qui lui proposaient des gitons, malheureusement souvent bien plus âgés que ce que la maquerelle avait prétendu... Il avait ensuite eu l'idée de tirer avantage du traditionnel droit de cuissage lié à sa position sociale, ce résidu du servage qui, à la campagne, n'avait jamais été tout à fait aboli.

Il avait remarqué Murray en premier, le fils de son jardinier, un garçon de onze ans, qu'il avait trouvé étrangement séduisant avec sa coiffure au bol, ses yeux de chat, son nez droit, ses lèvres ourlées, boudeuses, et l'air provocateur qui durcissait son regard. Il avait osé, à l'insu de sa mère, proposer au père du garçon de le prendre en tant que page à son service, et le veuf avait accompagné son accord de mille remerciements. Mais il avait dû tenir Murray à distance, le logeant loin de lui, ne le « voyant » que dans le petit pavillon au fond du parc, car sa mère à cette époque était encore ingambe et passait son temps à tout surveiller, même les escaliers de service, ne relâchant son contrôle qu'après dix heures, quand elle allait se coucher. Lorsqu'elle eut vieilli, il eut moins à craindre qu'elle ne surgît au coin d'un couloir comme un diable de sa boîte, et il s'était risqué quelquefois à le faire venir dans sa chambre, mais seulement au milieu de la nuit.

Au début de l'année, une thrombose avait failli emporter Lady Bendery. Les séquelles de l'attaque limitaient sérieusement son autonomie désormais, et il y avait enfin gagné une certaine tranquillité d'esprit. Ayant entre-temps remarqué le fils de sa lavandière, il avait décidé de « promouvoir » Murray, devenu trop grand, au rang d'ordonnateur de ses plaisirs, et de prendre Philip en tant que son attiré. Ce qui s'était passé dans sa chambre, deux jours plus tôt, avait été le début merveilleux d'une ère nouvelle.

Et voici qu'au dîner de la veille, en se retrouvant devant un garçon ensorcelant, d'une beauté androgyne, un être splendide qui correspondait à ses aspirations les plus profondément ancrées, mais totalement inaccessible, il s'était senti englué comme aux premiers temps de sa jeunesse dans un désir irréalisable, tétanisé par un objet hors d'atteinte. Car, même si le garçon semblait manifester quelque appétence pour son sexe, lui même ne pouvait plus à son âge prétendre attirer ses regards – il avait cruellement compris la veille au soir à quel point il était pour lui transparent. De toute façon, il n'aurait jamais pris un tel risque, Wesley n'était pas un petit domestique qu'on pouvait à volonté bousculer dans les couloirs, s'il avait été surpris le scandale aurait été terrible, avec des suites imprévisibles. Malheureusement, si Murray ou Philip eux se pliaient sans beaucoup de réticences à ses désirs, tels de semi esclaves, s'ils assouvissaient ainsi complètement ses besoins sensuels, ils ne répondaient pas à ses aspirations amoureuses. Ils étaient jolis, mignons, très désirables ; mais Wesley, lui, était véritablement beau. Ces catégories n'étaient pas que des mots, elles correspondaient dans son esprit à une distinction fondamentale, une différence d'essence, comme se discernait la roture d'avec la noblesse.

Était-il donc dit que n'avait plus aucune chance de se réaliser son désir de vivre un authentique amour, romantique, spirituel ?... Il avait pourtant tenté de se convaincre, au fil des années, qu'il valait mieux

tenir un singe que de soupirer après un Bouddha : du premier, on faisait ce qu'on voulait, on le mettait en cage ou on l'empaillait ; sur le second, il n'était pas question de porter la main. Allait-il de nouveau se consumer en vain en rêvant d'un impossible amour ?

La vitre vibra sous une bourrasque. Au loin, le ciel s'était épaissi, une barre d'ombre avançait sensiblement. Les garçons réapparurent, surgis par magie d'entre les crocs de l'éperon rocheux, et ils se réfugièrent à l'abri d'une pierre, levée comme un menhir, qui les protégea du vent. Il vit Philip s'étendre dans l'herbe, sur le dos, croisant les mains derrière la nuque, et Wesley s'allonger à côté de lui. Ils avaient l'air déjà très familiers l'un à l'autre ; ils paraissaient presque devenus amis... Il eut le violent désir d'être là, à côté d'eux, avec eux – et d'être leur ami lui aussi.

Il eut soudain une idée. Il gagna l'escalier qui montait au donjon, et il grimpa tout en haut, dans l'ancienne salle des gardes qu'il avait fait transformer en salle d'astronomie. D'ordinaire, il installait sur la terrasse au-dessus sa longue-vue montée sur un trépied, mais cette fois-ci il la plaça derrière une fenêtre, et il la braqua vers la prairie qu'il dominait mieux encore que de la galerie. Il eut quelque mal à viser, à ajuster la mise au point de la lentille, mais, tout d'un coup, ils furent là, devant lui. C'était saisissant : il les voyait comme s'il n'était séparé d'eux que par une dizaine de pieds !

Immédiatement, il fut piqué : Wesley avait cueilli une longue graminée et s'amusait, de la pointe flexible de la pampe, à agacer son compagnon, à lui caresser la joue, la lui passer sur le nez, sur la bouche, sous le col de son pull. Remontant le long du menton, il vint sous le lobe, avant de se faufiler dans les circonvolutions de l'oreille. Sous la chatouille, Philip l'écarta de la main en se détournant, mais Wesley le rattrapa par le poignet et tenta d'introduire les fines barbes dans les petites narines. Cela vira rapidement à une aimable mêlée, les jambes nues dépassant du kilt et celles sortant du short s'entrecroisant, s'enroulant, se nouant l'une à l'autre ; mais Wesley immobilisa sans beaucoup de peine son cadet en s'allongeant à demi sur son torse.

Puis quelque chose se passa ; le temps s'arrêta. Wesley avait cessé d'asticoter le jeune valet, on aurait dit qu'il cherchait à le pénétrer du regard. Derrière sa longue-vue, lui-même retenait sa respiration. Il vit Wesley se pencher lentement, son visage s'approcher de celui du jeune garçon, bien au-delà de ce que la décence autorisait, et, soudain – il ne rêvait pas ?!... – il l'embrassa sur la joue... ! De son poste d'observation, il entrouvrit la bouche, il chercha l'air. Il ne parvenait pas à croire à ce qu'il avait vu. Wesley se redressa, continuant de contempler son compagnon, – et celui-ci ne bronchait pas, le regardait sans même manifester un véritable étonnement, – puis, il se pencha de nouveau, déposa un nouveau baiser sur l'autre joue, mais plus près des

lèvres, puis un autre, sur la première joue, toujours plus près. Enfin, il s'arrêta sur sa bouche ; elle ne se refusa pas.

Il fut brûlé au fer rouge ! Quel âge avait ce petit duc ? Pas plus de quatorze ans. S'il avait osé cela quand lui-même avait son âge ! Il ressentit une fois encore de quel fardeau, de quelle charge sa mère l'avait oppressé, de quel handicap elle l'avait bridé... Et le baiser durait, léger, effleuré, juste un contact, un échange, une caresse, la bouche de l'aîné passant et repassant sur celle de son cadet en la respectant, amoureusement, sans la fouler. Il n'y avait plus à douter, tous les deux y trouvaient leur compte ! C'était d'une beauté insupportable ; c'était un enfer ; le Bouddha et le singe appariés, agrégés l'un à l'autre ! Ce simple baiser était tout ce qu'il aurait désiré ; il aurait pu mourir ensuite. Il aurait voulu participer de cette conjonction, il aurait voulu en être, se trouver au cœur ; et il en était tenu à l'écart, loin, derrière une loupe, emprisonné par les murailles du château.

Les premières gouttes de pluie piquèrent brusquement la vitre comme des guêpes furieuses de ne pouvoir entrer. Il vit les garçons se séparer, se relever d'un bond. Il ne savait s'il en voulait à la Providence d'avoir interrompu ce spectacle magnifique, ou s'il la remerciait d'avoir mis un terme à son supplice. Abandonnant la longue-vue, il vit les deux fines silhouettes dévaler la prairie, courant sous une violente averse.

Sur une impulsion, il redescendit du donjon et se rendit dans le grand hall d'entrée. Il ouvrit lui-même aux garçons. Ils avaient les cheveux plaqués sur la tête et leurs vêtements étaient marqués de longues traces sombres.

« Venez avec moi. Vous allez vous sécher. »

V

Il les conduisit à sa chambre. Si Philip y entra docilement, il vit que Wesley paraissait intimidé. Il ne lui laissa pas le temps de réfléchir. « Donnez-moi votre veste, je vais la mettre devant le feu. »

Après une hésitation, le garçon la retira et, embarrassé, la lui confia.

Il l'étala en travers de l'accoudoir d'un des fauteuils en ajoutant : « Ôtez également votre gilet, il a pris l'humidité. » Et, pour le mettre à l'aise, il dit à Philip : « Retirez également votre pull-over : il est trempé comme une éponge ! »

Puis il passa dans sa salle de bains. Il en revint en dépliant deux grandes serviettes qu'il leur tendit. « Tenez. Frictionnez-vous la tête. Sinon vous attraperez mal. »

Il étendit le gilet en face de la veste et le pull nordique sur l'autre fauteuil, tout en observant les deux garçons en chemise qui se séchaient, debout devant le feu. Il n'arrivait toujours pas à croire à ce qu'il avait vu, à accepter l'idée que leurs bouches s'étaient rencontrées, qu'ils en avaient tiré du plaisir... Après le vent et le froid de l'extérieur, ils reprenaient des couleurs, les flammes rosissaient leurs joues, faisaient briller leurs yeux, leurs lèvres se paraient d'un incarnat délicieux. Il leur tendit son peigne, qu'il gardait d'une propreté méticuleuse et, lorsque le jeune Duncan coiffa ses cheveux humides en arrière, il eut l'impression de retrouver celui en face de qui il avait dîné la veille.

Il le fit asseoir dans le fauteuil où, sur l'accoudoir, était étendu le pull de Philip ; il semblait intimidé, mais pas mécontent d'être là, dans la bonne chaleur du feu.

Il sonna l'office, puis, ayant écarté le guéridon, il tira pour son valet une chaise entre les fauteuils, avant de s'asseoir lui-même sur celui où se trouvaient mises à sécher les affaires de son invité.

Il posa quelques questions sur les impressions que celui-ci avait retirées de sa promenade, et le garçon se montra un peu plus loquace, parlant du spectacle grandiose de la côte, évoquant les sensations con-

juguées du vent, des embruns, du ronflement de la houle, racontant le fracas des vagues se rabattant sur les récifs.

Il l'écoutait à peine, impressionné de songer qu'il avait à cet instant, ensemble dans sa chambre, deux êtres qui incarnaient pour lui chacun un extrême, celui des simples instincts primitifs et celui de l'aspiration spirituelle, celui des désirs les plus grossiers et celui d'un pur amour, d'une inaccessible perfection.

À la servante qui se présenta, il demanda du thé pour trois. La jeune fille laissa percer son étonnement en remarquant qu'un petit domestique était au rang des invités, mais elle resta souriante et se retira sans un mot.

Wesley, qui observait la pièce, arrêta son regard sur la photo datant de 1917 où, en tenue d'officier, il posait devant une ambulance, et il lui demanda s'il s'agissait bien de lui, s'il avait été en France pendant la guerre.

Il acquiesça. Et il évoqua brièvement l'horreur absolue qu'avait été ce charnier.

Wesley raconta ensuite qu'il se souvenait encore, en 1918, alors qu'il n'avait que six ans, du retour de son père, retrouvé après une si longue absence qu'il avait eu l'impression de le découvrir.

Il se demanda à part lui si cette carence paternelle pendant la petite enfance n'était pas à l'origine des goûts que le jeune Duncan venait de lui révéler sans le savoir... En regardant le garçon en chemise, il pensait à ses vêtements qui se trouvaient juste à côté de lui, sur son accoudoir, et, à défaut de pouvoir caresser leur propriétaire, il avait très envie d'y poser la main. Wesley, lui, ne semblait pas chercher à toucher le pull de Philip... Mais aussi n'en avait-il pas besoin : lui, il avait osé embrasser le garçon qu'il aimait !

La servante revint avec le thé et remplit les trois tasses. Il remarqua que, profitant de cette diversion, le jeune duc avait échangé discrètement avec son valet un regard de connivence, presque d'amitié. Cette audace le brûla au creux du ventre. Il n'allait quand même pas se remettre à l'embrasser, devant lui, comme s'il était transparent ?!... Il eut envie de le gifler.

Il reconnut en lui, s'enflammant d'un coup comme la résine d'un flambeau, cette bouffée de violence qui lui venait chaque fois qu'il était placé devant le mur d'un impossible désir... Il reprit le contrôle de soi. Il se dit que, tout de même, à cet instant, ce mur cyclopéen était quelque peu lézardé : le jeune duc se trouvait dans sa chambre, en chemise, et il en pinçait pour un garçon auquel lui-même avait déjà fait subir les derniers outrages. On n'en était plus exactement à l'étiquette des bonnes manières ; la bienséance était d'ores et déjà malmenée ; la pudeur, bien menacée...

Lorsque la domestique se fut retirée, il prit sa tasse et, la portant à ses lèvres, il dit insidieusement : « Alors, avez-vous été content de votre cicérone ? » Et devant la mine d'incompréhension de son jeune invité, il poursuivit cruellement : « Votre guide ? Vous a-t-il convenu ? Vous a-t-il plu ? Vous a-t-il donné tout ce que vous en attendiez ?... » Il jeta un coup d'œil à Philip : « S'est-il montré bien complaisant ?... »

À mesure que ses allusions devenaient plus transparentes, il vit le garçon se transformer, perdre son sourire, ses joues pâlir. Il se sentit conforté par cette confession implicite. Il décida de mettre un terme à la torture et d'appliquer directement le fer.

« Mon cher garçon... je vous dois un aveu : j'ai commis une indiscretion. Il se trouve que... j'ai assisté à votre "échange", sur la prairie, avec Philip, avant que la pluie ne vous sépare... »

Cette fois, le visage du garçon se décomposa. Mais il ne chercha pas de faux-fuyants ; aussitôt il implora : « Monsieur... Je vous en prie... ne... ne dites rien... rien à mon père ! Il... il ne... »

Évidemment, le garçon lui aussi était sous une coupe parentale ; il s'en sentit plus proche. En le voyant bouleversé, miné par l'anxiété, il eut le sentiment d'être un peu dédommagé de son désir impossible par l'ascendant que cela lui donnait. En échange de son silence, il aurait certainement pu obtenir bien des faveurs, mais il ne voulait d'aucune façon ramener la perfection à des pratiques sordides ; il aurait eu l'impression de salir l'objet de son amour, de le dégrader. Qu'un giton subît ses assauts à contrecœur, il n'en avait cure, mais pas un garçon noble, qui était l'archétype de la beauté, pas un garçon dont il était épris ; ce n'était pas possible.

Il se permit toutefois ce qu'il pensait ne le souillerait pas : il leva la main et lui caressa la joue du dos des doigts ; il le sentit qui frémissait, mais il ne s'esquiva pas.

« Vous n'avez de ma part rien à craindre de la sorte, Wesley. Votre père ne saura de ce qui s'est passé cet après-midi que ce que vous trouverez bon de lui raconter – et votre mère pas davantage, dans l'hypothèse improbable où je la rencontrerais. » Tout en continuant de s'adresser à lui, il se tourna vers Philip. « Car, je peux bien vous le confier, j'ai pour cet enfant le même goût que vous. Votre frayeur, à l'instant, me prouve qu'il ne vous l'a pas révélé, et je lui sais gré de sa discrétion. »

Le garçon eut du mal à dissimuler sa surprise, mais il parut se rassérer un peu.

Il ne voulut pas, cependant, quitter ce sujet. Il demanda sans vergogne : « Était-ce votre premier baiser ? »

Wesley détourna les yeux sans répondre.

« Mon garçon, je vous ai assuré de mon silence ; vous pouvez tout de même satisfaire mon importune curiosité, ne croyez-vous pas ? »

Il murmura : « Oui, monsieur. Le... le premier. »

Il se sentit de nouveau soulevé par un souffle brûlant : ainsi, il avait assisté à la première impureté du jeune Duncan ? C'était une consolation de prix.

« Eh bien... alors, faisons en sorte que ce ne soit pas le dernier, voulez-vous ? »

Wesley le regarda sans comprendre.

« Oui, » insista-t-il, « embrassez de nouveau Philip. Embrassez-le maintenant, ici où vous n'aurez d'autre témoin que celui qui partage vos goûts. Embrassez-le avant qu'il ne soit trop tard, avant que vous ne soyez obligé de rentrer chez vous, de retourner sous la sujétion de votre père, de votre mère, et vous morfondre en regardant passer en vain les belles années de votre jeunesse, en regrettant cette unique occasion, cette chance irrémédiablement enfuie. »

Wesley le regarda timidement, rougissant, n'osant comprendre ce qu'il entendait. Il porta brièvement les yeux sur Philip, et celui-ci lui jeta un coup d'œil en retour, mais aucun ne bougea.

« Ne soyez pas pusillanime. Vous ne l'étiez pas tant, tout à l'heure... Venez. »

Il se leva et passa derrière eux ; leurs deux profils se faisaient face, irréprochables, radieux, éclairés à contre-jour par les flammes, enclavés par les cheveux humides qui, en séchant, commençaient à se défaire de nouveau, à retomber en courbes gracieuses sur les fronts, sur les tempes. Si Philip gardait un air impassible, Wesley, lui, paraissait perdu, il semblait douter encore de la réalité de ce qu'il venait d'entendre. Pour l'aider, il lui posa la main sur l'épaule, et il l'incita tout doucement à s'avancer. Les deux visages se rapprochèrent, et, finalement, la bouche de Wesley effleura celle de Philip.

En observant cette rencontre, aussi brève fût-elle, il tressaillit de bonheur. Il n'était plus dans une salle glacée, camouflé derrière une longue-vue, il était à côté d'eux, dans sa chambre où brûlait le feu, il voyait la matière de leur peau, il ressentait la présence de leur corps, il devinait leurs émotions, suivait chaque détail de leurs mouvements, la saillie d'un tendon dans un cou, le frisson dans le galbe d'une joue, et jusqu'aux infimes battements de leurs cils.

« Voilà, c'est bien. À présent, levez-vous, tous les deux. Et Wesley, prenez Philip dans vos bras. Serrez-le. Embrassez-le intensément, comme votre cœur en réalité le désire. »

Timidement, les garçons se mirent debout. La main de Wesley se posa, incertaine, sur le bras de Philip, juste au-dessus du coude, attendant un assentiment, puis, celui-ci ne manifestant aucune réticence, elle monta sur la chemise blanche, plus aérienne qu'un zéphyr, jusqu'à

se poser sur l'épaule. Il s'avança, et il lui déposa sur les lèvres un nouveau baiser, lequel se fit un petit peu plus présent, plus insistant.

« C'est bien. Saisissez-le par la nuque. »

Wesley suivait à présent ses directives, il se laissait guider. Ses doigts passèrent par-dessus le col de la chemise, se refermèrent par-dessus le cou, s'enfoncèrent dans les courtes mèches humides.

« N'avez-vous donc pas envie de le posséder, de le manger ?... »

Ce fut un déclic : Wesley parut soudain se libérer et, serrant vivement Philip contre lui, il pressa fébrilement ses lèvres sur les siennes.

Le baiser dura ; et il brûlait en observant ces deux garçons accolés bouche à bouche. En même temps, il pensait combien était curieuse la convention du baiser : deux êtres avaient envie de s'approcher, et leur première union se faisait par le contact de ces deux ouvertures – en vérité très douces –, comme s'ils se soufflaient l'un à l'autre un peu de leur âme, comme s'ils cherchaient à se partager – à n'être qu'un.

Lorsque Wesley s'écarta, il regarda son ami dans les yeux, et il semblait illuminé, heureux. Philip, lui, ne paraissait pas aussi bouleversé, mais manifestement il avait apprécié ce moment tout autant. Sans doute découvrait-il que, quand il n'était pas contraint, quand il venait d'une bouche jeune et fraîche, un baiser était une expérience tout à fait plaisante.

Il dit alors doucement : « Maintenant, défaites-le... »

Wesley hésita, mais découvrant qu'il était facile se laisser conduire, agréable de renoncer à toute volonté, il finit par obéir. Il se mit à déboutonner la chemise du jeune valet, timidement, mais doucement, attentivement.

Il avait l'impression d'être un metteur en scène qui manipule ses personnages ; il les portait avec la voix, devenue l'instrument de sa volonté, comme avec une baguette magique.

Il se plaça dans le dos de Philip, lui passa les mains au-dessus des épaules, prit la chemise par le col, et la lui retira à mesure qu'elle se défaisait ; il la laissa tomber sur le fauteuil où se trouvait déjà le pull. Il s'empara du maillot de corps, le lui remonta, l'en débarrassa. Il observait les yeux de Wesley lorsqu'il découvrit le torse nu du jeune garçon, et il suivit l'émotion qui l'envahissait, le rose qui de nouveau marquait le haut de ses joues.

« Embrassez-le – dans le cou. »

Il s'était écarté pour ne pas gêner le garçon. Wesley s'avança, prit son camarade par ses épaules nues, se pencha, et il lui déposa un baiser sous l'oreille. Puis il descendit sur le cou – dont lui-même connaissait le velouté, l'ineffable douceur – en laissant tout le long un sillage de baisers légers comme des plumes.

« Maintenant, enserrez-le. Prenez-le dans vos bras. »

Wesley s’avança, se colla poitrine à poitrine, et sa tête s’incrétant contre celle de Philip, derrière qui lui-même se tenait, il croisa un instant son regard. Mais le garçon baissa aussitôt les yeux ; il acceptait d’être mené par des mots, de devenir un acteur obéissant, mais faire face au visage adulte d’un voyeur était trop difficile. Les yeux fermés, il resta longtemps accolé au corps qu’il avait désiré au premier regard, et qu’il semblait continuer de vouloir de plus en plus fort à mesure qu’il le découvrait ; on aurait dit qu’il se ressourçait dans cette conjonction.

« Continuez de le déshabiller. »

Il avait craint qu’il ne suivît pas cette injonction, mais il n’en fut rien. Car si s’écarter du jeune garçon fut indubitablement un arrachement, ce qu’il allait faire maintenant possédait un puissant, un terrible pouvoir d’attraction – il avait l’impression de ressentir du jeune Duncan toutes les réactions comme s’il avait été au centre de son esprit. Le regard de son invité parcourut devant lui la petite poitrine frémissante, depuis le cou jusqu’au nombril, et s’arrêta sur le short. C’est à peine s’il trembla quand il défit le premier bouton. Mais, à mesure qu’il avançait le long de la braguette, qu’elle s’ouvrait sous ses doigts, l’émotion le rendait plus malhabile.

Il l’aida. Il s’empara du short défait et l’abaissa sous les fesses. Puis, accroupi, il le descendit en entraînant les bas, retira les chaussures, et finit de le débarrasser de ses vêtements, ne lui laissant que le caleçon.

Il se redressa, déposa les affaires sur le fauteuil et, se remettant derrière Philip, il lui passa les mains sur les épaules, sur le dos et les reins ; il lustrait un velours précieux ; il effaçait la buée d’une vitre ; il se soulageait de la démangeaison qu’il avait de ne pouvoir les poser sur celui qui lui faisait face...

D’une voix douce, en regardant Wesley qui, lui, gardait les yeux baissés, les joues prises d’une délicieuse rougeur, il lui dit : « Je vous laisse finir... »

Malgré le désir dont il le voyait habité, le garçon eut du mal. Fut-ce le silence solennel seulement parcouru par le bruissement du feu qui le retranchait du monde, fut-ce l’isolement de la pièce qui le libérait des contraintes de l’écrasante morale dominante, le fait est que, sur une impulsion, il porta les mains à la taille du garçon. Il hésita un dernier instant, comme s’il ne savait plus comment s’y prendre, comment on faisait, et il lui fallut trouver en lui une nouvelle ressource pour refermer ses doigts sur les hanches. Puis, lentement, il entraîna le tissu chiffonné. Philip complaisamment leva un pied après l’autre pour aider à le lui ôter.

En retrouvant les petites fesses dénudées de son valet qui se pliaient tour à tour gracieusement devant lui, il se rappela combien il

les aimait. Si à cet instant il eût souhaité découvrir celles du jeune Duncan, il se dit que certainement le séant de son petit serviteur les valait bien.

Il regarda Wesley, dont le visage impressionné était de celui qui a commis un acte inconcevable, qui a touché à l'interdit, qui est écrasé par la culpabilité, un de ces moments qui laissent une trace indélébile. Il lui prit le caleçon des mains, et, en sentant le tissu encore tiède de celui qui venait de le quitter, il ne put s'empêcher de le froisser entre ses doigts, saisi par une émotion dont il ne savait plus vraiment de qui elle lui arrivait.

« Wesley, à votre tour de vous laisser préparer... »

Le garçon le regarda brièvement, mais il ne dit rien et ses yeux s'abaissèrent. Sans doute que la vue du délicieux corps nu debout devant lui, svelte et marqué en son centre par la fleur des petits organes épanouis, le brûlait trop vivement.

Il n'attendit pas d'autre approbation. Discrètement, d'une caresse sur la nuque, il poussa en avant Philip qui ne se fit nullement prier. Le jeune valet s'avança et, sans paraître plus intimidé que cela, il porta les mains sur le jeune noble, il lui dénoua sa cravate verte, puis il entreprit de défaire les boutons nacrés de la chemise un à un. Quand elle fut ouverte sur le torse étroit, il la tira hors du kilt, la retourna sur les épaules, l'en débarrassa.

Le maillot blanc qu'il portait dessous était bien plus joli que celui du fils de sa lavandière : dans un coton riche et moelleux, il appelait la main qui aurait dû le flatter ; mais Philip le lui retira sans plus de préliminaires. Wesley l'aida vaguement en relevant les bras, et il fut à son tour torse nu. Les mains fines du jeune garçon hésitèrent un peu en s'approchant de la taille, révélant son embarras, et il dut s'y reprendre à deux fois pour trouver où et comment dégrafer le kilt. Le lourd vêtement ensuite lui échappa des doigts et tomba d'un coup, s'étalant en jupette aux pieds du garçon comme une jeune fille soumise. Il portait dessous un caleçon, et ainsi ne suivait pas tout à fait la tradition, les Écossais ne portant rien sous les kilts.

Philip mit un genou au sol, et Wesley leva les pieds pour l'aider. Il lui délaça les chaussures, les lui ôta, et il abaissa les bas gris sur les mollets. Il dégagea le cou-de-pied, dévoilant les membres longs et légèrement musclés, dentelés au bout par des orteils finement découpés, qui paraissaient si tendres, si délicats.

Il sentit son jeune valet pris d'une certaine confusion quand vint pour lui le moment de se relever et se confronter à la dernière étape de sa tâche, et il l'encouragea d'une caresse dans le dos. Les doigts légers de Philip frôlèrent le petit vêtement qu'une forme soulevée transformait en sommet enneigé, ils s'accrochèrent à la ceinture élastique, et ils l'abaissèrent lentement. Le membre surgit dans un sursaut, droit,

magnifique, recouvert d'une peau fine qui s'ourlait au bout et laissait apparaître le rose tendre et brillant du diamant qui le terminait. Il accompagna derechef ce dernier vêtement jusqu'aux chevilles, et l'en débarrassa.

Il devina le trouble que connaissaient ensemble les deux garçons face à face, maintenant entièrement nus, le feu aux joues, frémissants malgré la chaleur des flammes – et son émotion n'était pas moins vive.

Il dit au jeune Duncan, à mi-voix pour ne pas rompre le charme : « Reprenez votre ami dans vos bras... Et menez-le au lit. »

Wesley avança le bras droit, mais Philip eut le même mouvement du gauche, et leurs mains se heurtèrent – chacun avait pris cette injonction pour soi. Philip bredouilla quelques syllabes d'excuse, Wesley eut un petit rire complice de collégien, mais ce quiproquo amena les garçons à s'enlacer. Ils se serrèrent l'un contre l'autre avec une nouvelle intensité. Et il ne pouvait quitter des yeux ces bras qui se rencontraient, ces jambes nues enchevêtrées, ces têtes inclinées qui s'accolaient, ces dos frissonnants qui se prolongeaient dans des fesses resserrées. Il devinait même les jeunes crêtes dressées qui se frottaient dans l'intimité des ventres bouleversés, qui involontairement se bousculaient, qui se provoquaient mutuellement.

Malgré ses invites, ils furent longs à se dissocier. Reprenant son rôle de maître de cérémonie, il passa discrètement la main sur la nuque de Philip, et il l'amena vers le lit. Il ouvrit largement l'édredon rouge, et, sur le signe qu'il lui fit, le garçon grimpa sur le drap de satin noir, où il se coucha sur le flanc, se pelotonnant en tournant le dos. Mais il le reprit par l'épaule et le ramena doucement en arrière. « Étendez-vous sur le dos. Ne craignez pas de vous offrir. Vous êtes joli, vous êtes jeune, vous êtes désirable. N'ayez pas peur de vous montrer. »

Le garçon se laissa faire, et lentement il se déplia, il s'allongea sur le dos, acceptant de se dévoiler. Comme une femme qui malgré sa pudeur exhibe sa nudité, il exposa toute l'étendue de son corps, son torse, son ventre, ses jambes, et même les petites ampoules sacrées qui reposaient à la croisée de ses cuisses.

De lui-même, Wesley s'était avancé ; il contemplait le bijou qu'on lui présentait dans cet écrin rouge et noir. Cela resterait, quoi qu'il dût lui advenir ensuite, probablement le moment le plus fort de son existence.

Il lisait dans ses yeux l'évidence du désir qui l'habitait et qui sublimait sa beauté. À côté de ce cygne, Philip ressemblait à un petit canard, gracieux, ravissant, mais sans l'éclat intérieur qui illuminait le jeune Duncan.

Sans plus attendre de directives, Wesley mit un genou sur le bord du lit, il s'avança, et il vint surplomber Philip étendu devant lui. Leurs visages se sourirent, leurs regards maintenant ne se lâchaient plus, joints par un fil. Puis il s'abaissa sur lui, et leurs lèvres se retrouvèrent. Comme un oiseau qui pêche en effleurant la surface d'un lac, le garçon piquait de petits baisers rapides la bouche de son ami, et celui-ci essayait de les lui rendre, mais il n'y arrivait pas, tel un enfant sur un manège qui ne parvient pas à attraper le ballon trop haut pour lui.

Exacerbé par ce jeu, Philip saisit soudain le garçon par la nuque, l'attira sur lui, et l'embrassa à pleine bouche. Wesley ne résista plus, et bientôt les deux corps furent de nouveau enlacés, étroitement imbriqués, des deux côtés les mains parcouraient les bras pour s'assurer de leur réalité, pour se convaincre qu'ils ne rêvaient pas, les jambes s'entrecroisaient pour se retenir l'un à l'autre, garantir que le bien-aimé ne s'enfuirait pas. Leurs bouches continuaient de s'accoupler, les langues maintenant s'échangeaient, elles s'enveloppaient pour se souder, pour fusionner à jamais.

Au bout d'un long moment, à bout de souffle, ils s'écartèrent, basculèrent sur le flanc, et ils restèrent à se contempler. Wesley semblait toujours ne pas croire qu'on le lassât jouir de ce garçon qu'il avait rencontré seulement la veille au soir, et dont il était tombé amoureux si brusquement.

Il se courba légèrement, caressa la joue de Philip, lui repoussa les cheveux en arrière, comme pour montrer à Wesley comment faire. Puis il murmura : « Descendez entre ses cuisses... touchez-le... »

Il vit la main de Wesley lui obéir, descendre en suivant le flanc du garçon, venir sur la hanche, sur la cuisse, et il observait chaque mouvement de ces doigts minces et flexibles qui manifestaient tout le désir qu'il avait de cette chair incroyablement lisse, ronde, si tendre, où il avait une telle envie de pénétrer. Puis, avec les hésitations qui montraient encore toute sa timidité, il enfonça la main le long du ventre et la referma sur la saillie qui maintenant était complètement retournée, tout à fait dure. Il ne la masturba pas, il la toucha, il la fit glisser dans sa paume, il la tourna entre ses doigts presque respectueusement ; on aurait dit qu'il se repaissait de leur contact.

Le plus jeune fut aussi le plus téméraire : il prit la hampe de son aîné, et il lui fit un massage plus net, plus rapide, plus vulgaire sans doute, mais plus efficace. Wesley se raidit, son dos s'arqua, et tout de suite il posa la main sur celle de son ami pour l'arrêter.

Philip n'insista pas, et Wesley cependant parut plein de gratitude pour son cadet qu'il reprit dans ses bras, comme s'il avait voulu s'excuser d'avoir refusé sa caresse.

Il fut content de cette remise, il avait eu peur un instant que, en cherchant à faire le malin, l'ingénu n'abrégât ce moment bien trop tôt. Il chuchota de nouveau. « Allez aux fesses... Goûtez-les... »

Wesley le suivit, et bientôt sa main enveloppa les chairs tendres, d'une courbe ronde et marquée de fins méplats, elle erra sur le petit derrière en le découvrant, en le faisant sien, en l'ouvrant doucement. Il osa y enfoncer les doigts, et Philip fut secoué par un frisson profond, qui montrait combien il était sensible là.

Les bras avaient refermé leurs liens, les dos avaient repris leurs reptations, pressant les ventres les uns contre les autres, recommençant de croiser les sexes dressés qui montaient à l'assaut comme de petits coqs. Il contemplait, abasourdi par leur beauté, les fesses du jeune Duncan tournées vers lui, profondément fendues, prises par le mouvement qui les resserrait à chaque contraction, qui poussait les reins en avant, qui se prolongeait dans les ondulations du dos.

Il se ressaisit. Il prit les garçons par les épaules et les sépara doucement. Il redressa Philip et le conduisit jusqu'à ce qu'il se trouvât tête-bêche, le visage devant les cuisses de son aîné, et simultanément lui présentant les siennes.

Ces enfants n'eurent pas davantage besoin d'explications, et leurs bouches, leurs langues, furent bientôt les unes à la raideur de l'autre. Se prenant pour modèles réciproquement, se volant les idées, ils s'embrassaient, se léchaient, se suçaient, revenaient suivre leur axe dressé, ou heurtaient de leurs nez les petits sacs durcis et se les mordillaient. On aurait dit deux jeunes chiens se reniflant et se découvrant.

Ce fut de nouveau Philip le plus impatient. Le premier il accepta dans sa gorge l'organe tendu qu'on lui présentait. Wesley se raidit un instant, vibrant de cette sensation si intense, puis, enlaçant les reins de son cadet, il le serra contre lui, et à son tour il s'en empara. Ils s'avalèrent mutuellement, se suçant profondément, s'aspirant amoureusement pour se réunir, se marier, ne devenir qu'un.

Fasciné par cette boucle primitive, par cet œuf, cette image du serpent qui se mordait la queue, il avait l'illusion de retourner aux origines de la vie. Il vécut la terrible torture de voir les deux garçons vivre leur amour totalement et d'en être en tous points exclu, mais, pour rien au monde, il n'y aurait renoncé. C'était, comme toujours, le supplice sans fin de l'hébéphile qui ne peut jamais réaliser son désir entièrement, pareil à celui de Tantale où les fruits devenaient de terre dès qu'il les prenait, où l'eau fraîche du ruisseau fuyait aussitôt qu'il s'en approchait.

Emportés par leurs désirs si bien assortis, leurs jouissances furent pratiquement simultanées. Ils furent traversés de spasmes fébriles, ceux de Philip encore secs et douloureux, ceux de Wesley plus accomplis, plus profonds, se développant plus longuement, en plein dans

la récente découverte de ce suc qui jaillissait de lui, de cette nouvelle richesse qu'il ne demandait qu'à distribuer à la Terre entière. Le jeune valet l'accueillit dans sa bouche sans paraître vouloir le rendre – il fallait croire qu'il l'avalait.

Ils retombèrent. Et, sans se détacher, ils se recroquevillèrent l'un contre l'autre, honteux de montrer leurs visages où l'on aurait pu lire leur intimité, l'intensité de leur plaisir, persuadés que le bonheur était une faiblesse.

*

Sa mère, sur son fauteuil, se tenait encore bien droite, mais quand sa main allait chercher la tasse de thé sur la console, elle tremblait légèrement, et elle devait prendre garde de ne pas la renverser. Sa robe, en soie mauve, se terminait au cou par un voile semi-transparent rehaussé par des pierreries. Mais son visage hautain, condescendant, à la bouche serrée et plissée comme si elle avait peur d'avaler une mouche, était disgracié par la dissymétrie des yeux.

Wesley, assis non loin, formait avec elle un contraste absolu, celui des deux sexes, celui des deux extrémités de la vie, celui du désirable et de l'ingrat, du zénith et du nadir. Ses cheveux secs, rendus à leur liberté, retombaient de nouveau en travers de son front avec une légèreté et une grâce que Lady Bendery considérait sévèrement. N'eût été le kilt dont en revanche elle avait parfaitement reconnu le tartan, elle se serait probablement demandé quel était ce vagabond à qui on offrait le thé.

Philip les servait gentiment, mais, outre que son chandail et ses shorts étaient bien éloignés de sa tenue de valet, il continuait d'émaner de lui une sorte de langueur, de bonheur, qui faisait penser à la consommation d'une femme après l'amour. Il se dit que le garçon, qui avait évidemment été rebuté par ce que lui-même lui avait imposé les soirs précédents, avec Wesley avait découvert un autre monde, où il paraissait avoir puisé un plaisir indéniable.

La pluie s'était interrompue, le jour déclinait, le moment approchait où le jeune duc de Sheflin allait se lever et dire qu'il lui fallait rentrer, alléguant que son cheval s'effrayait facilement dans le noir, ou quelque prétexte similaire.

Il reposa sa tasse vide et, tout en la regardant fixement, il dit : « Wesley – si vous permettez que je vous appelle ainsi... –, j'espère que vous ne garderez pas un trop mauvais souvenir de votre visite... »

Le garçon, déconcerté, jeta machinalement un coup d'œil à la vieille femme à côté de lui, puis il bredouilla : « Non... Non, pas du tout... Au contraire... »

Il releva les yeux et le regarda en face. « Je vous ai imposé ma présence ; cela n'a pas dû être facile pour vous...

– Monsieur... » Le garçon parut rassembler ses forces, comme quelqu'un qui a quelque chose d'important à dire et ne veut pas laisser passer une occasion qui ne se représenta pas. « Au contraire, je vous dois beaucoup. Je... je vous suis infiniment reconnaissant. Et d'avoir autorisé... ce que vous avez autorisé... et même... de votre présence. Elle m'a soutenu... elle m'a permis, m'a amené à... », il lança un nouveau coup d'œil à Lady Bendery, « à faire ce que nous avons fait... » Il eut ensuite un bref regard vers Philip, puis il revint à lui, et, bousculé par l'émotion, il déglutit. Il ajouta : « Ce que je vais vous dire, à mon âge, vous apparaîtra sans doute comme ridicule, mais enfin, si vous le vouliez bien, j'aimerais que nous restions... que nous gardions une... comment dire ?... une relation ?... une sorte de correspondance ?... Et si je peux jamais – de quelque façon qu'à cet instant je ne puis imaginer – vous... vous... certes, je le ferai. Avec joie. »

À mesure qu'il écoutait cette déclaration, il était entré dans une espèce de sidération. Ce qu'on venait de lui exprimer n'était pas de l'amour, bien sûr, – malheureusement ne put-il s'empêcher de penser –, mais c'était un immense cadeau, une reconnaissance, et peut-être le début d'une sorte d'amitié qui, étant donné leur différence d'âge, lui paraissait comme un pont entre les siècles, entre des antipodes. Il savait, naturellement, ce dont il mourrait d'envie qu'il lui donnât ; mais il n'en était pas question, il aurait eu l'impression de le souiller, de le gâcher. Il pensa que la sublimation lui procurerait bien plus de bonheur, le consolerait, le dédommagerait ; les sensations physiques, il les aurait, et tant qu'il le voudrait, avec Philip, et d'autres plus tard ; l'amour, que seul un Wesley aurait pu lui apporter, resterait une idée, un noumène, une chose en soi qui demeurerait en dehors de toute expérience possible, et qu'il garderait au plus intime de son esprit... Enflammé par l'émotion, il lui vint alors une idée. Il baissa les yeux brièvement pour échapper à la fascination que le garçon exerçait sur lui, se reprendre, se concentrer sur sa réponse. Puis il le regarda de nouveau en face.

« Wesley, ce que vous me dites me... me touche énormément. Malgré toutes nos différences, je veux y voir le début d'une forme d'amitié, singulière, certes, mais réelle. Je voudrais penser qu'entre nous s'est instaurée une authentique connivence, une concorde... Me trompé-je ? »

La voix du jeune Duncan s'était légèrement enrouée. « Non... Je serais profondément honoré d'être autorisé à me dire votre... votre ami ! » Ces paroles conventionnelles, dans la bouche de ce garçon, à

cause de son âge, ne paraissaient pas ridicules, elles reprenaient même un sens aigu.

Il inspira. « Eh bien, dans ce cas, je voudrais sceller notre amitié. Malgré la distance, les occupations qui vont nous séparer, j'aimerais qu'un fil continue de nous relier l'un à l'autre. J'aimerais, si vous le voulez bien, qu'un peu de vous reste en moi, qu'un peu de moi s'en aille avec vous... Je voudrais vous proposer de partager notre sang. »

Le garçon ne répondit pas, visiblement déconcerté.

« Savez-vous en quoi cela consiste ? »

Il hocha la tête.

« L'avez-vous déjà fait ? »

– Non... Je l'ai seulement lu... dans un roman de chevalerie.

– Et... accepteriez-vous de vous engager avec moi?... En souvenir d'aujourd'hui ? »

Le garçon parut flamboyer. « Oui. En souvenir de ce que vous m'avez permis de vivre. En souvenir de vous. Bien sûr. »

Il quitta alors le garçon des yeux et se tourna vers Philip qui, repris dans son rôle de domestique, était resté debout, à côté de lui. Il lui toucha le bras pour attirer son attention. « Allez me chercher, s'il vous plaît, mon couteau de chasse. Il est dans le coffre de ma chambre. » Avant de le laisser aller, il lui caressa affectueusement le dos de la main ; il se rendait compte que cette journée avait changé son regard sur lui. Qu'un Wesley en fût épris l'avait présenté sous un autre jour. Peut-être que, dans quelque temps, en serait-il amoureux lui aussi...

Son geste n'avait pas échappé à sa mère qui, piquée, parut se réveiller d'un coup. Elle demanda, fronçant les sourcils : « Mais, Malcolm, quel est cet enfant à qui vous prenez la main ? Ce n'est pas votre fils, n'est-ce pas ? » Elle se tourna vers Wesley en faisant mine de s'excuser, et de sa voix affaiblie elle riotait comme une pintade : « Il m'arrive de confondre un peu les gens, parfois... hu ! hu !... »

– Non, mère, ce n'est pas mon fils. Je n'ai pas de fils. C'est un de nos valets. Et c'est mon mignon – mon giton, si vous préférez. »

La vieille dame se figea, la respiration coupée. « Mais !... Que me racontez-vous, Malcolm ? Quel est ce langage ? Vous n'êtes tout de même pas un... un... ?! » Elle avait pincé les lèvres pour retenir le mot qui la brûlait.

« Non, bien sûr que non, ma mère », fit-il du ton le plus naturel. « Je ne suis pas ce que vous abhorrez, ce que vous maudissez, ce que vous vomissez... Pas du tout ! »

La vieille dame hocha la tête. « Ah, bon. » Puis elle ajouta, se redressant en le menaçant : « Mais prenez garde, vous savez que je vous surveille, et que je ne vous laisserai pas bafouer les bonnes mœurs, pas vous adonner à des pratiques... »

Il interrompit tout de suite la litanie qui se préparait : « N'ayez crainte, ma mère. »

Se tournant de nouveau vers Wesley pour le prendre à témoin, elle continua cependant : « J'ai toujours peur que mon fils un jour ne quitte le droit chemin... Mais je le surveille ! »

Le jeune duc lui sourit en hochant la tête dans une louable tentative de la rassérer.

Quand il vit Philip revenir avec le couteau, il se leva, et Wesley, qui l'imita aussitôt, paraissait impressionné. Il retira sa veste, et le garçon en fit autant. Il défit la manche de sa chemise, qu'il retroussa au-dessus du coude, tout en observant face à lui le bras fin et longiligne qui se dévoilait de même.

Sa mère en découvrant ces préparatifs poussait de petits cris d'oiseau affolé : « Mais que faites-vous là ? Que se passe-t-il donc ici ?!... »

Sans la regarder, les yeux fixés dans ceux de Wesley, il lui répondit lentement : « Ma mère, je vais accomplir un acte que vous ne pouvez concevoir : je vais m'unir à un jeune garçon. Et qu'il soit symbolique n'ôte rien à ce qui est, pour vous, un terrible scandale et, pour moi, un enchantement, un indicible ravissement, un accomplissement inespéré, d'une infinie noblesse. »

Elle continuait de crier : « Mais que racontez-vous là ? De quel scandale parlez-vous ? Et remettez votre habit, enfin !... »

Il prit le couteau des mains de Philip et le sortit de son fourreau. Il retourna son avant-bras puis, présentant au-dessus la lame qui brillait doucement, il l'entailla, non loin du poignet ; un filet de sang s'écoula sur sa peau blanche.

Wesley s'approcha. Il paraissait très ému. Lentement, il se courba sur son bras, y déposa les lèvres. Un instant, il le sentit sur lui, qui le suçait, qui prenait quelques gouttes de lui. Il pensa que c'était la première fois, et sans doute la dernière, qu'il connaissait le contact de la bouche du garçon. Il ferma les yeux, figea ce moment dans son esprit, et tenta d'arrêter le temps ; mais en vain.

Il les rouvrit quand Wesley lui prit le couteau de la main. Et, tandis que lui-même appliquait un mouchoir sur son bras, il le vit placer la pointe à la verticale sur le poignet étroit. Il y avait quelque chose de si disproportionné entre cet acier clair, sournoisement affilé, coupant comme un rasoir, et cette peau d'enfant, si délicate, si désirable, qu'il faillit l'arrêter ; mais il s'était déjà incisé.

Il lui prit la main – et il tremblait sans doute plus que le garçon –, et il regarda avec tendresse cette petite fente d'où serpentait un filet rouge vif, par laquelle il livrait un peu de lui, un peu de son intimité. Il se pencha et, comme on fait le baisemain à une femme, il apposa la bouche sur son avant-bras. Ce fut à peine s'il sentit le goût du sang ;

suffisamment toutefois pour être assuré que Wesley Duncan, futur duc de Sheflin, entrait en lui.

Il se redressa. Il regarda le garçon, qui de même se pansait avec son mouchoir, et il lui sourit en manière de remerciement.

Mais Wesley releva la tête et lui dit, dans une supplique touchante : « Monsieur... s'il vous plaît... » Et, avant qu'il l'ait vu s'avancer, le garçon lui déposait sur les lèvres un baiser pudique.

Il faillit tomber à la renverse.

Seuls le ramenèrent à la réalité les glapissements de sa mère. « Mais qu'est-ce que vous faites ?! Mais je n'ai jamais vu cela ! Mais arrêtez cela tout de suite !... » Elle était scandalisée, rouge d'indignation, proche d'avoir une nouvelle attaque.

Il regarda Wesley, et il lui murmura : « Merci... » Et comme le garçon paraissait embarrassé par les récriminations de la vieille femme, il ajouta : « Ne vous inquiétez pas. Dans une minute, elle aura oublié ce qu'elle vient de voir... »

Wesley se mit à rire, un peu nerveusement, soulagé après cette vive émotion ; Philip l'imita.

Il était bien persuadé que le bonheur de cet instant n'était pas reproductible.